Lignes de crêtes

n°4 Chrétiens présents dans la société

ISSN 1969-2137
Juillet - Août - Septembre 2009
8 €

Métier
Église et Foi
Société
Et ailleurs ?
Vie culturelle
Vie de l'association

CdEP
Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien et non cotisants	35 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 30 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1400 €	70 €
1400-2000 €	110 €
+ de 2000 €	150 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
170 boulevard du Montparnasse
75014 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Dans les prochains numéros

- Enseigner, un métier
- Choix de vie : agir, réagir
- Enseignants, producteurs de richesses ? Cultures
- Société de l'évaluation, intérêts et limites

Photos de couverture : CCFD, Suzanne Cahen, Didier Tardif

Sommaire

Éditorial ..... p 3
Chrétien dans notre monde (Claude Wiener) ..... p 4

Métier

Communique de rentrée ..... p 5
Le fait religieux dans tous ses états (P. Dusserrre) p 6
Lire des textes bibliques en classe (J-L Gourdain) .. p 10
Public et privé... (E. Vandermeersch) ..... p 11
Intériorité et engagement (Gabriel Rosset) ..... p 16

Église et Foi

Tous concernés (Diocèse de Saint-Denis) ..... p 17
Migrants et bénévoles (évêques de France) ..... p 18
Accueil au Logis Saint Jean (Isabelle Tellier) ..... p 19
Marc, un Évangile... (Bernard Caillierez) ..... p 20
Juifs et catholiques (Madeleine Comte) ..... p 24
Mieux connaître Calvin (M-F. Tinel) ..... p 27

Société

Une autre planète (Michel Dupont) ..... p 28
Solidarités (Suzanne Cahen) ..... p 30
Équipe au service des malades (P. Marniquet) ..... p 31
Être laïque ? Pas si simple (M-I Silicani) ..... p 32
Inscription chrétienne... (Guy Coq) ..... p 33
Transmettre la foi est-ce possible ? (J.M. Swerry) ... p 33
Donne-nous le courage (Charles Singer) ..... p 34

Et ailleurs ?

Retour de Roumanie (Maïté Martin) ..... p 35
État, Église et société en Espagne (B. Pellistrandi) p 36
Au Brésil (J. C.) ..... p 37

Vie culturelle

Livres ..... p 41
Poésie et musique ..... p 44
Livres pour enfants ..... p 45

Vie de l'association

Équipes Enseignantes Internationales (P. Molinier) p 46
De la formation à la citoyenneté (Gérard Fisher) .... p 46
Dates à retenir ..... p 46
Retraités : Journées parisienne (P. Darnaud) ..... p 47
Lourdes avec le CCFD (D. J. et M., M. S.) ..... p 48
Nos deuils ..... p 49

Iconographie

La charité de Saint Martin (Christine Pellistrandi) . p 50

Site de CdEP : www.cdep-asso.org/

Directeur de publication : Anne-Marie Marty - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 1109 G 81752 du 8 novembre 2007
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY. Bureaux : 24/26 rue de l'Industrie 92400 Courbevoie

Éditorial

Un début d'année scolaire ou de travail est toujours propice aux bonnes résolutions, pour peu qu'en outre l'été ait procuré la chance de pouvoir se ressourcer ou se décentrer. Le risque serait de se refermer sur la recherche d'un mieux-être trop personnel ; mais la vie ne s'arrête pas pour autant, et son lot de joies comme de douleurs se charge de nous écarter de l'insouciance estivale prêchée par les publicités.

Entre une recherche de plus en plus pressante de l'épanouissement personnel, parfaitement légitime, et l'affrontement au réel qui interroge toute vie humaine, chacun est provoqué à donner un sens à son existence.

Selon des mots de Gabriel Ringlet saisis un jour à la radio, avoir *"une vie spirituelle, c'est fondamentalement retourner son sol, au sens de la charrue. Je n'imagine pas une vie de croyant qui ne serait pas un retournement permanent"*. Cependant, rappelle par ailleurs Timothy Radcliffe, *"croire en Jésus, ce n'est pas adopter une spiritualité privée ou un code moral"*. Est-ce à cause de cette confusion qu'on ait pu regretter, comme à la Catho d'Angers[1], que *"beaucoup de catholiques ont un regard très pessimiste sur notre société, on a quelquefois un public chrétien qui n'aime plus ce monde"* ?

Ringlet répond : *"Quand la hiérarchie, rigide, abstraite, des valeurs devient plus importante, c'est le silence qui fait défaut. Le silence qui pense, qui a soif de savoir, qui écoute, qui ne voit pas d'horizons vides. Il faut accepter d'entrer dans un nouvel univers dont l'histoire n'est pas écrite. Car quand* l'auctoritas *devient plus importante que la rencontre avec Jésus, de cet horizon supposé vide ne restent plus qu'abstraction et pouvoir"*. Le besoin d'identité qui nous traverse et auquel nous nous accrochons parfois est[2] plus de l'ordre du païen. Il est lié à un besoin de sécurité, mais le christianisme implique que le chrétien soit tiré hors de lui pour se définir par l'autre.

Le nom de chrétien fut inventé par les autorités romaines pour une religion reposant exclusivement sur l'adhésion personnelle, puisqu'on y entre par le baptême, que les convertis viennent à la fois des Juifs, des Grecs et des Romains, voire des Ethiopiens, et que la foi se fonde sur une révélation historique et des témoignages, sans se confondre avec un héritage ancestral. Sa spécificité est de contester les frontières et faire tomber les murs de séparation" et Paul en conclut que pour diffuser l'Évangile, il faut pouvoir et vouloir parler la langue des autres.

Dès la fin du 1er siècle, la réflexion théologique affirmait que les chrétiens doivent travailler au salut du monde car ils sont responsables de son devenir. Aujourd'hui, Régis Debray exprime ainsi son point de vue extérieur : "J'aime 'l'énergétique' chrétienne, la posture d'engagement. La force de notre Dieu unique, c'est d'être un Dieu interventionniste, qui crée le monde et ne cesse pas de travailler ensuite. Dieu ne chôme jamais. Il pousse les hommes à prendre en main leur destin".

Créer, écouter dans une société où tout s'exhibe sous prétexte d'affirmer son identité, où la visibilité est parfois en contradiction avec une authentique présence. Pour ce programme, je reprends à mon compte l'aspiration de Philippe Leroux à "être plus levain dans la pâte que cerise sur le gâteau[3] : l'enfouissement, l'obligation de réserve dans notre école publique protègent des proclamations, des discours, des slogans, souvent réducteurs et pas toujours entendus comme il convient. Ils poussent la parole à s'incarner et la foi à s'enraciner, en une recherche permanente pour nourrir toute la vie, dans le plus humble quotidien. Ils constituent un excellent rempart contre le pharisaïsme ; ils poussent à faire d'abord, et éventuellement, à dire ensuite les raisons profondes d'une attitude, d'une ligne de conduite, d'une espérance".

Bon travail dans l'avancée du monde, et bon courage à tous...

Mireille Nicault
fin août 2009

1/ Article paru le 3 avril 2009 dans La Croix
2/ propos repris d'un article de Pierre-Jean Labarrière dans Trajets *n° 4, Juillet 2006*
3/ il y a 3 ans dans le même dossier

Chrétiens dans notre monde

"Les chrétiens ne se distinguent pas des autres hommes, ni par le pays ni par le langage ni par les coutumes… ils se conforment aux usages locaux pour le vêtement et le reste de l'existence, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur manière de vivre". Ces expressions bien connues d'un chrétien du deuxième siècle ("Lettre à Diognète") ont une valeur permanente. Les chrétiens sont *"dans le monde sans être du monde"* (cf Jn 17, 11-15). Tout ce qui se passe dans le monde les concerne, et ils y apportent leur note propre, qui peut être différente. Mais les grandes valeurs humaines sont bien leurs, comme le disait déjà Saint Paul : *"Tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qui est noble et juste, pur, digne d'être aimé, d'être honoré, ce qui s'appelle vertu, ce qui mérite éloge, tout cela portez-le à votre actif"* (Ph 4,8).

C'est à la lumière de ces affirmations que je voudrais porter un regard sur l'encyclique *"sur le développement humain intégral dans la clarté et la vérité"* que Benoît XVI a adressé cette année à *"tous les hommes de bonne volonté"*.

Prenant explicitement la suite de *Populorum progressio* de Paul VI (1967), il constate que le monde a considérablement évolué depuis quarante ans. S'appuyant visiblement sur une équipe de personnes très informées et compétentes, il passe en revue tous les domaines de l'activité humaine, affirmant que *"les grandes nouveautés que le domaine du développement des peuples présente aujourd'hui appellent dans de nombreux cas des solutions neuves"* (§32) et il indique dans ces différents domaines les lignes directrices d'une avancée vers un monde vraiment humain tel que l'Église catholique le conçoit.

Il ne s'agit pas ici de rendre compte des réponses proposées aux différentes questions d'aujourd'hui et moins encore de porter un jugement sur ces réponses, mais il m'a semblé relever dans ce long texte une tension sous-jacente, nulle part explicitement formulée, entre deux conceptions du rôle de l'Eglise dans notre monde.

C'est à cela que je m'attaquerai maintenant.

Sur un premier aspect, la réflexion du Pape - adressée, rappelons-le, à *"tous les hommes de bonne volonté"* - *se situe dans le cadre d'un humanisme partagé par "des hommes droits, fortement interpellés dans leur conscience par le souci du bien commun"* (§71). *"On doit… s'inscrire dans la continuité de l'effort anonyme de tant de personnes fortement engagées… Parmi ces personnes, se trouvent aussi des chrétiens"* (§72).

Des développements de plusieurs pages se présentent sans référence chrétienne explicite *"De multiples et singulières convergences éthiques se trouvent dans toutes les cultures"* (§59). Il faut *"encourager la collaboration fraternelle entre croyants et incroyants dans leur commune intention de travailler pour la justice et pour la paix"* (§57). Car de telles convergences *"sont l'expression de la même nature humaine, voulue par le Créateur et que la sagesse éthique de l'humanité appelle la loi naturelle"* (§59).

Mais en d'autres passages, la référence religieuse est affirmée comme essentielle : *"La vérité et l'amour… ne peuvent être fabriqués. Ils peuvent seulement être accueillis. Leur source ultime n'est pas ni ne peut être l'homme, mais Dieu… Ce principe est très important pour la société"* (§52). *"La raison sans la foi est destinée à se perdre dans l'illusion de sa toute puissance"* (§74). *"Sans Dieu, l'homme ne sait où aller et ne peut même pas comprendre qui il est".*

"L'humanisme qui exclut Dieu est un humanisme inhumain" (Conclusion). Il en résulte que la religion doit avoir sa place reconnue *: "La religion chrétienne et les autres religions peuvent apporter leur contribution au développement seulement si Dieu a sa place dans la sphère publique, et cela concerne les dimensions culturelle, sociale, économique et particulièrement politique"* (§56).

Ai-je tort de percevoir ici deux cohérences différentes ?

Dans la logique de cette laïcité à laquelle nous sommes viscéralement attachés, la première rejoint notre sensibilité.

Mais ne devrions-nous pas nous efforcer de découvrir l'apport de la seconde et de l'intégrer ?

Claude Wiéner

La rubrique "Métier" de ce dossier s'intérese d'abord à la présentation du fait religieux dans l'éducatif, dans les manuels scolaires et à l'IUFM. Après, une réflexion sur le lien entre engagement dans l'École, Edmond Vandermeersch nous permettra d'approfondir la notion de laïcité toujours fondamentale aujourd'hui.

Une bonne trentaine de membres de l'association s'est retrouvée fin août à Issy-les-Moulineaux. Face au malaise ambiant dans l'Éducation Nationale, ressenti dans les différentes régions, il leur a semblé utile de rédiger et diffuser largement le texte suivant qui a été envoyé à différents journaux.

Délégués de "Chrétiens dans l'Enseignement Public" (CdEP), réunis à Issy-les-Moulineaux, nous nous sentons solidaires de nos collègues enseignants de tous niveaux, de la maternelle à l'université, qui souffrent actuellement dans l'exercice de leur métier :

- Enseignants qui se heurtent à la difficulté de transmettre dans une École reflet d'une société dont les repères sont bouleversés,
- Enseignants qui attendent vainement de l'institution un soutien et une organisation adaptée aux besoins des élèves et des étudiants.

Ces collègues, de surcroît, ont le sentiment que les réformes mises en place ou en projet, non concertées, heurtent leurs conceptions éducatives, leur déontologie et leurs valeurs humanistes. Face à ce déni, ils déplorent de devoir dépenser tant d'énergie pour des avancées insignifiantes.

Désireux de construire l'École de demain, nous voyons avec espérance ceux qui agissent sans relâche pour que, malgré toutes les difficultés, les plus démunis trouvent leur dignité.

Nous soutenons et rejoignons ceux qui, dans ce but, osent poser des actes exigeants et risqués.

Notre foi en Jésus-Christ nous rend attentifs à ce malaise, nous engage à agir là où nous sommes, à prendre nos responsabilités d'acteurs impliqués et à témoigner ainsi de l'espérance qui nous anime.

Le 25/08/2009

Le fait religieux dans tous ses états :

Attention aux programmes scolaires et aux manuels

Certes, si l'on étudie la Méditerranée au XIIe siècle en cours d'histoire ou *Les Pensées* de Pascal en Français, il est clair que va se trouver convoqué *"l'enseignement du fait religieux"* comme on a coutume de dire depuis le rapport de Régis Debray en mars 2002, véritable nouvel acte fondateur en ce domaine.

Ces évidences servent d'ailleurs à beaucoup de collègues pour dire qu'il n'y a pas de problèmes avec les questions religieuses inscrites dans leurs programmes : ils les ont toujours traitées... Pourtant, quand on a dit cela, on est très loin du compte, car les questions ne sont même pas posées : qu'enseigne-t-on ? Avec quelle posture ? Quels objectifs ? En prenant en compte quels pré-acquis chez les élèves ?

Aussi est-il utile mais pas suffisant que le "Socle commun des connaissances et des compétences" et des compétences (juillet 2006) présente l'enseignement du fait religieux dans le pilier 5 :

- *Les élèves doivent (...) avoir des repères historiques (...) permettant (...) de mettre en relation les faits politiques, économiques, sociaux, culturels, **religieux**, scientifiques et techniques, littéraires et artistiques...*
- *comprendre l'unité et la complexité du monde par une première approche (...) du fait religieux en France, en Europe et dans le monde en prenant notamment appui sur les textes fondateurs (en particulier des extraits de la Bible et du Coran) dans un esprit de laïcité respectueux des consciences et des convictions.*

C'est qu'en matière de religions on est vite conduit bien au-delà des évidences simplistes du premier abord.

Enseigner les faits religieux, c'est bien plus qu'une simple information sur les religions

L'enseignement du fait religieux se soucie d'abord d'une transmission de savoirs, "savoirs sur les croyances". Mais même sur des thématiques très clairement religieuses, l'enseignement n'est pas simple.

La difficulté peut venir du fait que le religieux est ***implicite et même détourné***. Implicite comme en littérature et surtout en poésie. Pensons à Baudelaire, à Philippe Jaccottet, voire, en creux, à Prévert. Mais également détourné comme on l'observe dans un manuel d'histoire[1]. Sur des affiches de propagande nazie, on voit le Führer, en gros plan, frontalement, avec à la main un étendard dressé semblable à celui des représentations traditionnelles de la résurrection de Jésus, sur fond de soleil rayonnant avec en son centre l'aigle impérial qu'on prend immanquablement pour la colombe de l'Esprit Saint... Question : tous les enseignants y voient-ils le détournement manifeste de l'iconographie traditionnelle chrétienne ? Lesquels y font référence dans leurs cours... devant des élèves qui sans doute, pour la plupart, ne reconnaissent pas l'allusion à la Résurrection de Jésus, ni ce que celle-ci signifie ? Comment les manuels en traitent-ils... ou plus probablement l'occultent-ils, comme c'est le cas pour le manuel cité en exemple ?

Mais la difficulté est également d'une autre nature. Si, par exemple, j'ai étudié le jeûne de Kippour et énoncé quelques rites, est-ce suffisant pour ***comprendre*** le fait religieux que constitue cette fête juive ? Si un manuel déploie les cinq piliers de l'islam et mentionne le jeûne du Ramadan et la fête nocturne de sa rupture, a-t-il vraiment fait entrer dans la compréhension de la religion musulmane, puisque ce mot figure dans les programmes ? Décidément, l'enseignant dans son cours ne saurait en rester à une simple information objectivante : le fait religieux est moins de l'ordre du savoir que de celui de l'expérience, du vécu. Pas plus qu'une musique ou un poème, on ne saurait réduire le fait religieux et son enseignement à un savoir objectif à transmettre comme "2 + 2 = 4"... ***En un sens, le religieux, cela ne s'apprend pas d'abord comme un savoir abstrait, cela s'éprouve.***

À l'école, on est mis en capacité de se l'approprier intellectuellement, même s'il s'agit de la religion d'un autre ou d'une autre époque.

Une collègue irako-belge et chrétienne a posé la question qui vient à point ici : ***Est-il possible de respecter l'autre différent si l'on n'entre pas un minimum dans le ressenti de son expérience ?*** Il y a un véritable ***enjeu citoyen*** à affirmer qu'enseigner les questions religieuses, ce n'est donc pas seulement ***informer***, mais aussi ***éduquer***, voire ***animer*** pour aider le jeune à entrer dans la compréhension de ce que vit l'autre en face de lui.

Sans prétendre à l'exhaustivité bien sûr, on retiendra ici quatre axes de cette ***dimension éducative*** de *"l'enseignement du religieux"*, comme dit Régis Debray.

❶ Éduquer aux différents **statuts du vrai**. Le vrai dans les sciences n'est pas le vrai en littérature… La vérité de la raison n'est pas nécessairement celle du vécu et réciproquement. Une réflexion s'impose, même encore au lycée sur histoire et tradition. Raison, vécu, foi, beauté… il y a bien des visages différents du vrai, cela n'a rien de nouveau de le dire, mais il y a une urgence nouvelle aujourd'hui : beaucoup de jeunes qui prétendent refuser toute forme de religieux *"parce que ce n'est pas scientifique"* ne sont-ils pas prêts à prendre un récit fantastique ou des esprits pour la réalité ?

❷ Éduquer au langage **symbolique** qui est un des regards de l'homme sur ce qui l'entoure et sur lui-même où travaille particulièrement la dimension religieuse.

❸ Éduquer à la **beauté**, à l'**émerveillement** et à la relecture de ces expériences.

❹ Éduquer à la **complexité** du monde et de l'humain et donc à l'esprit critique et au questionnement.

Il convient également, comme le suggère Evelyne Martini[2], de s'interroger au sein de chaque discipline sur les rapports qu'elle entretient intrinsèquement avec le religieux. Intuitivement, par exemple, on voit en Français (ou en langues) les rapports entre l'acte de lire en public -voire de réciter- et le religieux : récitation du Coran, lecture de la Torah, proclamation de l'Évangile… S'exercer à la relecture d'une activité, en EPS par exemple, peut permettre de faire l'expérience de cette pratique que l'on rencontre par ailleurs dans les religions (et bien sûr sans qu'il soit question de faire le rapprochement auprès des élèves !).

Comme le fait observer Evelyne Martini il y a lieu *"d'examiner comment la dimension religieuse travaille tel ou tel champ du savoir et comment (…) le regard porté dans telle ou telle discipline éclaire autrement notre connaissance du fait religieux"*.

On mesure sans doute, à ce stade, l'ampleur du travail à mener sur les disciplines scolaires et sur les programmes si l'on veut prendre en compte la dimension religieuse de l'homme.

Veiller sur les manuels

Dans le domaine du religieux, les éditeurs de manuels scolaires se trouvent confrontés à une situation à bien des égards nouvelle, on le sait : déclin de l'expérience du religieux chez les chrétiens, connaissances vagues et dont le contenu tend à régresser à celui de l'époque des grands-parents. Présence d'un islam multiple et souvent aussi très peu informé de sa tradition. La mondialisation et ses conséquences. Le changement inéluctable aussi dans la conception même de la laïcité, comme le souligne le rapport Debray…

Notre propos ici n'est pas d'analyser tout cela, mais d'attirer l'attention sur les conséquences de cette situation et sur les enjeux d'un traitement adapté des faits religieux dans les manuels.

Au stade où nous en sommes, on ne peut là aussi qu'ouvrir quelques pistes.

Les erreurs grossières

La première d'entre elles consiste certes à éviter les erreurs grossières, parfois davantage évidentes pour les élèves que pour les enseignants. Ainsi puis-je évoquer le souvenir d'un groupe de professeurs au cours d'une université d'automne à Guebwiller dans le Haut-Rhin[3] : tout le monde séchait sur un manuel d'histoire de 5e dont la présentation de l'islam ne paraissait pas appeler d'amples commentaires, jusqu'à ce que l'animatrice de l'atelier fasse observer que les citations en arabe étaient écrites… à l'envers, ce qu'aucun professeur présent n'était à même de remarquer… mais qui n'aurait pas échappé à la sagacité de jeunes élèves musulmans. On entrevoit l'autorité de l'enseignant s'il s'était agi d'une classe de 1e bac pro avec une proportion significative d'élèves musulmans.

Attention aux modalités de l'expression

Un autre élément simple, mais à vérifier dans les manuels, est de veiller au point de vue adopté, aux modalités d'expression comme disent les enseignants en français.

A titre d'exemple, rapportons un dialogue récent et réel, dans une classe de 1e d'un établissement catholique. Dans un cours sur Jérusalem, une élève parle du voyage nocturne du prophète, un élément clé de l'attachement de l'islam à cette ville :

- "Le prophète se ***serait*** élevé vers le ciel depuis le mont Moriah à Jérusalem.
- Pourquoi ce conditionnel, interrompt le professeur, qu'est-ce qui vous permet de mettre cela en doute ?
- Excusez-moi, Monsieur…c'est de là que le prophète ***s'est élevé***…
- Vous passez à l'indicatif, au mode du réel, voilà que maintenant vous témoignez pour l'islam ?"

C'était l'occasion rêvée d'entrer dans une forme utile d'éducation citoyenne en manifestant la distance laïque, nécessaire aussi au savant pour qui il convient de dire : "Selon la tradition musulmane, le prophète est monté…"

Omission ou occultation

De brefs sondages, certes insuffisants pour en tirer des conclusions, laissent apparaître qu'au moins jusqu'à une période récente, c'est l'omission ou l'occultation de la dimension religieuse qui domine dans les manuels scolaires.

Pointons ici trois exemples, l'un en mathématiques, l'autre en français et pour finir, en histoire, l'incontournable affiche des droits de l'homme en 1789.

Retenons d'abord la présentation de Pythagore dans un manuel[4] de mathématiques de 4e. On y cherchera en vain la moindre allusion au fait religieux . Or peut-on séparer son travail en mathématiques de la quête de vérité métaphysique qui l'habitait, ainsi que ses disciples ? Et peut-on passer sous silence, justement, sa vie communautaire quasi monastique ? Peut-on d'ailleurs, en Occident, jusqu'à Newton, séparer mathématiques et religion ?

On relèvera d'autre part en Français, dans un manuel de 5e [5], une magnifique *représentation de La Vierge au chancelier Rolin*, célèbre tableau de Jan Van Eyck. Mais l'*étude de l'image* qui est proposée s'avère ***exclusivement technique*** : angles de vue, différents plans, perspective. Quant au texte en regard, il n'offre que trois lignes descriptives pour traiter de la dimension religieuse du tableau, l'insistance étant mise sur la prouesse de l'artiste qui a mis tant de choses dans "*Un si petit espace*" (titre du texte p. 109). Pourtant, expérimenté dans une classe avec une minorité significative d'élèves musulmans, il a permis dans un cours de Français de 4e une étude comparée fort intéressante de la prière chrétienne et de la prière musulmane, dont on relèvera à titre d'exemple la mise en

évidence d'un point commun entre les deux confessions : l'altérité fondamentale du monde divin, matérialisée sur le tableau par la ligne continue de carrelage au sol qui sépare l'univers du chancelier de celui de Marie et de son Fils.

Pour terminer, nous voudrions attirer l'attention sur le traitement de la célèbre affiche des droits de l'homme, qui figure dans tous les manuels d'histoire de seconde que nous avons consultés. On la trouve aussi dès le 1er degré.

Ne parlons ici que du versant iconographique de cette affiche : comment ne pas y relever déjà la disposition qui évoque les tables de la Loi ?

De façon plus pointue, et pour s'en arrêter là, comment interpréter l'œil rayonnant inscrit dans un triangle ? L'édition 2005 du livre de Nathan y voit encore l'Etre suprême. L'édition 2006 ne voit plus dans le triangle que l'égalité et dans l'œil que la raison et la vigilance : on y a effacé toute référence possible au divin. Nous n'avons trouvé nulle part la suggestion qu'il pourrait s'agir d'un compromis entre un symbole maçonnique évident et une représentation de la Trinité qu'on trouve par exemple au fronton des églises…

Quant à l'idée d'un fondement transcendantal à la loi, si elle est difficile peut-être pour des lycéens d'aujourd'hui, n'est-elle pas essentielle pourtant à repérer ?

Au terme de ce rapide parcours, on perçoit l'ampleur du travail à mener : d'abord la lecture des programmes et de leur dimension éducative dans ce domaine des faits religieux. Il s'agit ensuite d'y rendre sensibles de nombreux collègues que leur formation n'a pas préparés à traiter de cet aspect de leurs programmes.

Quant aux manuels, on mesure les enjeux de la veille à instaurer : analyse critique, commentaires, compléments à proposer, la tâche est immense !… à commencer par des réseaux d'observation et de partage à instituer.

C'est ce qui nous a incités à fonder dans l'enseignement catholique un Observatoire des Programmes et des Manuels. Rattaché au Secrétariat Général par le biais de la Mission nationale *Enseignement et Religions* que dirige M. René Nouailhat, ce groupe en est à ses tout débuts. Mais il est fort de ses convictions : il ne s'agit *pas seulement d'éviter la "rupture des chaînons de la mémoire nationale et européenne"* et *"l'affadissement du quotidien"* dont parle Régis Debray au début de son rapport. Les objectifs dépassent aussi ceux qu'on fixe en termes d'affermissement du lien social.

L'enseignement des faits religieux est un élément constitutif de l'éducation de la personne : *"Donner aux jeunes les moyens de se construire"* disait Gérald Chaix, ancien recteur de l'académie de Strasbourg[6].

Pierre DUSSERE,
Enseignant en lettres,
Coordinateur de l'Observatoire des Programmes et des Manuels pour la "Mission Enseignement et religions" dans l'enseignement catholique

1/ Hatier 3e, édition 2003
2/ Evelyne Martini Le fait religieux dans le champ littéraire, Revue de l'Association française des Enseignants de Français, *n°3236, décembre 2006*
3/ 27 au 30 octobre 2003, cette session a donné lieu à publication, sous la Direction de Jean Marie HUSSER, dans Les Actes de la DESCO*, CRDP de Versailles, mai 2004*
4/ In Manuel de mathématiques 4° Hachette éducation coll. Phare (p. 218)
5/ Hachette Éducation, texto collège 5e, 2001, pages 108-110. Sur le travail possible en classe de Français avec ce tableau, voir le site Formiris, enseignement et religions .org
6/ Pour conclure une réunion au CRDP de Strasbourg, mai 2005

Lire des textes bibliques en classe

Pour la troisième année consécutive, j'ai animé au printemps dernier, en collaboration avec un collègue d'histoire, un stage sur ce thème dans le cadre du Plan Académique de Formation de l'Académie de Rouen.

L'étude de textes bibliques en classe est en effet imposée par les programmes : lecture des textes fondateurs en classe de français de 6e et cours d'histoire de 2e sur les racines de la civilisation européenne. Et, au-delà, il s'agit d'une nécessité culturelle évidente : que peut-on comprendre à la visite d'une cathédrale, à telle ou telle œuvre picturale (une annonciation, une crucifixion), musicale (une messe ou un choral de Bach), littéraire (*Les Pensées* de Pascal mais aussi *La Chute* de Camus), voire cinématographique (*Je vous salue Marie* de Jean-Luc Godard) sans un minimum de culture biblique ? De plus le tissu même de notre langue est imprégné de mots et expressions bibliques : "la manne", "la paille et la poutre", "les premiers seront les derniers". Enfin lire la Bible participe de cette entreprise éminemment laïque, dans un monde qui s'interroge sur le fait religieux : connaître pour comprendre.

Notre objectif est double : montrer que la Bible est justiciable de la même approche que tout autre texte littéraire, qu'on peut en faire une lecture laïque sans pour autant sombrer dans l'apologétique ou la propagande antireligieuse ; fournir l'arrière-plan historique indispensable à la compréhension du texte biblique.

Nous avons choisi de fonctionner sur une journée, en duo : un professeur de lettres (moi-même en l'occurrence) et un professeur d'histoire, amenés tous deux par nos travaux universitaires de doctorat à nous intéresser de près au texte biblique et aux mondes juif et chrétien. La matinée est consacrée à la Bible hébraïque ou Ancien Testament, l'après-midi au Nouveau Testament. On commence à chaque fois par l'étude d'un texte. Pour l'Ancien Testament je propose une lecture du passage de la mer Rouge *(Exode 13, 17-14, 31)*, que j'analyse comme un récit ordinaire, à l'aide des outils structuraux, qui fonctionnent particulièrement bien dans ce cas : relevé des forces agissantes (sujet et objet de la quête, adjuvants et opposants) et essai d'interprétation, où l'on voit que gloire de Dieu et libération du peuple se rejoignent et que la quête de liberté est inséparable de la constitution du peuple d'Israël dans son unité par l'action salvatrice de Dieu. Ensuite l'historien fournit des précisions sur le contexte historique et l'histoire du texte biblique en général. L'après-midi est organisé selon le même schéma : d'abord lecture d'un texte (cette année, lecture synoptique de la parabole du semeur avec relevé commenté des comparants et comparés) puis approche historique du personnage de Jésus et du texte du Nouveau Testament.

La répartition des tâches entre historien et littéraire n'interdit pas à chacun d'intervenir à sa guise dans la partie plus spécialement confiée à l'autre : ce dialogue, aussi libre qu'enrichissant pour les formateurs, semble également très apprécié des stagiaires qui ne se privent pas d'interroger voire de contester ce que nous affirmons. L'échange se révèle ainsi d'une grande richesse, certains faisant part au groupe de leurs difficultés pour aborder devant leurs élèves des questions qui restent brûlantes. Les réactions recueillies à la fin du stage sont généralement favorables. Une formation consacrée à la culture religieuse (en l'occurrence biblique) apparaît comme bienvenue, car l'ignorance est grande en ce domaine, et on nous remercie en particulier de fournir outils et points de repère

Jean-Louis Gourdain
Seine Maritime

Bibliographie sommaire

♦La TOB (Traduction Œcuménique de la Bible) et la Bible de Jérusalem *restent les éditions françaises les plus usitées et fournissent, dans leurs versions intégrales, de bonnes introductions.*

♦*Finkelstein et Silberman,* La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Bayard, Paris, 2002. (Réédition Folio Histoire n° 127). (Un ouvrage décapant qu'il faut savoir considérer avec esprit critique).*

♦*M. Quesnel,* Jésus, l'homme et le Fils de Dieu*, Flammarion, 2004 (une réédition augmentée du petit ouvrage paru initialement dans la collection "Dominos" fournit une distinction claire entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi)*

♦Dictionnaire culturel de la Bible*, Cerf/Nathan 1990 (une mine de renseignements avec mention d'œuvres s'inspirant de la Bible).*

♦*J. Grand et L. Mellerin,* L'Homme et le divin. Aborder les religions par les textes*, CRDP de Besançon/ Desclée de Brouwer, 2001 (sur chacune des grandes religions, des mises au point et des textes).*

Public et privé - Laïcité et religion

1905 – 2008

La laïcité française se présente sous deux aspects différents dans leur nature et dans leurs impacts sur la société.

La laïcité est essentiellement un principe juridique, inscrit dans la Constitution qui sépare les Églises et le pouvoir politique et qui, ce n'est pas la même chose, a ôté aux religions un statut spécifique dans la vie et l'espace public. Croyance, pratique et appartenance religieuses appartiennent à la sphère privée, ressortissant de la liberté individuelle, la liberté de conscience, qui est ainsi élevée au niveau du sacré. Le mot n'est pas trop fort tant il caractérise les réactions du droit et de l'opinion dès que semble apparaître une atteinte à cette liberté. Les grandes lois laïques font obligation à l'État républicain de protéger la liberté de conscience et de pratiques cultuelles avec autant d'insistance que de respecter le caractère privé de ce droit. Ce qui n'interdit pas que le droit individuel à la liberté de conscience et de culte s'exprime publiquement, c'est-à-dire dans l'espace public. Pour éviter l'ambiguïté du terme public qui qualifie tantôt une réalité juridique, l'appartenance à une structure définie - on parle des "pouvoirs publics" - tantôt des lieux ouverts à la rencontre et à la confrontation des individus sans autre règle que celles qui naissent spontanément de ces rencontres et de ces confrontations. On parle ainsi de l'opinion publique, de l'espace public ou, substantivement, du "public" qui se presse à tel spectacle ou à telle manifestation.

Les lois laïques ont dénié aux religions leur statut "public" au premier sens du terme mais elles n'ont ni voulu ni pu leur interdire l'expression "publique" des actes de liberté individuelle. Dès lors que celle-ci ne troublait pas "l'ordre public", notion qui est à l'interférence des deux sens analysés plus haut.

Cet ordre concerne l'espace public ouvert à tous et où, en raison même de cette qualité, personne ne doit être gêné par d'autres. Ainsi de l'opinion publique : chacun peut y exprimer ses convictions, fussent-elles sacrilèges, sous réserve de ne pas violenter l'opinion d'autrui. À la justice d'en débattre. On a vu ces principes à l'oeuvre à propos de la liberté de la presse dans l'affaire des caricatures danoises de Mahomet. Ou encore dans le champ de la liberté artistique à propos d'un clip de Madonna et, il y a quelques années, du film de Jean-Luc Godard : *Je vous salue Marie*.

Le religieux, c'est privé

Les lois laïques françaises dénient un statut public spécifique aux religions, ce qui serait reconnaître que des "croyances" peuvent fonder des institutions juridiques spécifiques dans le champ institutionnel.

Elles n'interdisent nullement aux "croyants" de se réunir et de pratiquer leur "culte" dans l'espace public. Ces rassemblements n'ont d'organisation légitime que sous le mode de l'association d'individus. La loi de 1901 sur les associations a préparé la loi de 1905. Celle-ci mettait fin au statut concordataire des Églises et du Consistoire* pour les contraindre à adopter un statut associatif. Le refus et les résistances à la laïcité institutionnelle définie par les lois de 1901 pour les congrégations religieuses, et celles de 1905 et 1907 pour les paroisses et diocèses, se sont focalisés sur la dimension associative imposée par la loi en contradiction avec la structure hiérarchique qui, pour l'ecclésiologie catholique, est seule conforme à la révélation ; c'est la grâce, le don reçu de Dieu en Jésus-Christ qui constitue l'Église.

** Consistoire : institution fondée sous Napoléon chargée d'organiser le culte hébraïque dans le cadre d'une région*

Tout en restant intangible sur cette position, théorique, l'Église de France (catholique) n'a pas hésité à user du droit associatif pour se donner une existence publique et les droits qui vont avec.

Pour la vie des paroisses et les diocèses, l'affaire fut réglée en 1924 quand le Conseil d'État reconnut conformes à la loi les statuts des "associations" diosésaines élaborés en liaison avec les autorités romaines pour sauvegarder la prééminence de l'évêque dans la gestion de l'économie du culte.

Ces statuts recèlent une contradiction apparente : la présidence y revient de droit à l'évêque du lieu, mais cette disposition, qu'on peut bien qualifier de hiérarchique, ne déroge pas au statut associatif puisqu'elle est acceptée et reconnue par les associés dont le recrutement et l'adhésion sont, d'ailleurs, soigneusement contrôlés par le président... Dans ce cas, le statut associatif "habille" des relations qui sont en vérité hiérarchiques. Pour le droit de la République, le principe de laïcité était sauf. Dans la désignation de la présidence, on ne faisait pas référence à une onction reçue d'un ailleurs transcendant, mais à la décision d'un groupe d'associés acceptant librement le pacte social inscrit dans les statuts de l'association.

Autrement dit, la réalité ecclésiologique fondée sur la théologie catholique était prise en compte par l'État à travers les convictions d'un certain nombre de citoyens. La médiation des individus croyants est la clé des rapports entre la République laïque et les religions. Celle-ci ne connaît pas les Églises et autres regroupements en raison de leurs fondements spirituels ou religieux, mais en tant qu'associations de citoyens porteurs de droits individuels de pensée et d'expression de cette pensée. C'est au nom du respect radical de la liberté de pensée que l'État républicain et l'opinion laïque reconnaissent "le fait religieux" comme un élément de la vie sociale, à partir de l'observation de nature sociologique des comportements, et non par une quelconque reconnaissance officielle d'un principe ou d'un être transcendant.

La médiation des individus croyants est la clé des rapports entre la République laïque et les religions.

L'Église Catholique et la laïcité des institutions et de l'opinion se sont violemment opposés à ce sujet au niveau des principes pendant quelque quarante années. En 1946, l'épiscopat français a reconnu la légitimité du caractère laïque de la République qui est inscrit dans la Constitution de la IVe République. Au fil des années, l'opinion catholique s'est rendu compte que cette laïcisation des pouvoirs et des collectivités publiques n'était pas tellement dommageable à la vie des paroisses et des mouvements chrétiens, dès lors que ceux-ci, au nom même de la laïcité, respectaient la liberté de pensée et de culte et même offraient aux citoyens les moyens concrets d'exercer cette liberté. L'appropriation collective et l'entretien des édifices du culte nationalisés en 1905 ont pesé en ce sens. Paroisses et diocèses ont expérimenté qu'ils étaient plus libres de développer une pastorale désintéressée à l'égard des personnes, dès lors que la charge matérielle des immeubles du culte incombait aux collectivités publiques. Certes cette responsabilité a été plus d'une fois malmenée en raison de frictions ou de guérillas idéologiques ou de politique locale. Après un siècle de mise en œuvre, l'Église de France trouve le bilan globalement positif alors que ses effectifs pratiquants et cotisants se sont sensiblement réduits.

Il faut en outre rappeler que la IVe République laïque a accepté de subventionner les colonies de vacances et les mouvements de jeunesse officiellement confessionnels, au titre de leurs activités éducatives ou de loisirs qui, en elles-mêmes, ne sont pas de nature religieuse.

On perçoit là l'efficience du principe de laïcité qui dissocie public et privé, en renvoyant à la sphère individuelle du privé tout ce qui est du religieux pour gérer, contrôler et soutenir avec les moyens publics ce qui est "public" parce qu'accessible à tous et sans lien intrinsèque avec une démarche religieuse. La pédagogie des colonies de vacances est la même dans la colo de la paroisse et dans celle d'un comité d'entreprise CGT. On peut dire la même chose des activités culturelles ou humanitaires des mouvements de jeunesse catho ou de la Ligue de l'Enseignement.

Un enseignement laïque dans des écoles privées

Une distinction du même genre a permis d'apporter une réponse au lourd contentieux qui, même après la Libération, opposait encore l'Église et l'opinion catholique à la République et au monde laïque.

Cette réponse est celle de la loi Debré du 31/12/1959, complétée et confirmée par les lois Joxe en 1984-1985. Depuis 1945 une bonne partie de l'opinion catholique et les évêques français réclamaient une aide financière de l'État, un accès aux fonds publics, pour maintenir en activité les écoles et établissements privés d'enseignement catholique qui scolarisaient alors entre 16 et 18 % des effectifs de tous niveaux. Le cœur de leur argumentation reprenait les mots-phares, référentiels de la pensée laïque, dans une dialectique convaincante : *"Nous sommes des établissements privés mais nous y assurons une mission de service public, à ce titre nous avons droit à des fonds publics"* .

Ce beau raisonnement n'aurait pas convaincu les politiques s'il n'avait pu s'appuyer sur des contraintes plus concrètes. À la fin des années 50, l'explosion scolaire et la demande de formation secondaire essoufflaient tout le système de l'enseignement public, incapable de faire face à une augmentation importante de la demande. C'était le moment où le pouvoir politique, empêtré dans l'affaire algérienne qui mettait en cause une conception de la nation et de l'autorité de l'État républicain, ne pouvait s'aliéner une part important de l'opinion et des régions très attachées aux écoles labellisées catholiques.

Liberté de conscience et caractère propre

À cette époque - des débuts de la Ve République - on observe ainsi deux forces qui s'opposent en cherchant à se saisir l'une l'autre. Le privé réclame de l'argent public, les détenteurs de l'argent public - au nom du principe constitutionnel de laïcité - ne peuvent ni ne veulent subventionner une activité privée de nature confessionnelle. En quoi ils avaient parfaitement raison. La distinction qui fonde le conception laïque de la société permit en 1959 comme en 1905 une sortie de crise. La loi Debré, dans les classes sous contrat, dissocie l'enseignement qui y est dispensé et l'environnement éducatif qui l'accompagne. L'enseignement, c'est-à-dire la transmission du savoir et du savoir-faire est bien "laïcisé" ; il échappe à l'influence, au contrôle et à une construction qui se voudraient confessionnels puisque, au titre de l'article 4 de la loi, *"Dans les classes sous contrat l'enseignement est dispensé selon les règles et programmes de l'enseignement public"* et l'article 1 précise *"Tous les enfants y ont accès"*. L'enseignement y est dispensé *"dans le respect de la liberté de conscience et du caractère propre de l'établissement"*.

De longs débats furent suscités par ces oppositions entre caractère propre, liberté de conscience, enseignement ouvert à tous, dispensé selon les programmes et méthodes de l'éducation nationale, c'est-à-dire de l'enseignement public. Cet enseignement public dont, pendant des décennies, les ultras de l'opinion catholique avaient dit le plus grand mal, puisque c'était un enseignement "neutre", entendez sans référence religieuse. L'histoire de la loi Debré et de sa mise en oeuvre manifestent ce long affrontement entre une conception traditionnelle de l'enseignement catholique et la logique des contrats qui permet la prise en charge financière par les pouvoirs publics de cet enseignement. Les responsables catholiques s'efforcèrent d'abord de privilégier les contrats simples qui maintiennent l'activité enseignante et les enseignants sous l'autorité privée. Puis, comme les contrats d'association se faisaient de plus en plus nombreux, ils obtinrent, par la loi Guermeur en 1977, un contrôle idéologique sur le recrutement et la formation des enseignants contractuels. Ce dispositif fut ruiné dans ses objectifs par l'arrêt du Conseil Constitutionnel de janvier 1985 qui définit le respect du caractère propre de l'établissement dans l'enseignement comme *"un devoir de réserve"*, à l'instar de ce qui oblige les membres de la fonction publique, et nullement comme une exigence de collaboration active. Les accords Lang-Cloupet de 1992, qui confient toute la formation universitaire des futurs professeurs des établissements catholiques aux UIFM publics, ont achevé cette évolution. Seule la formation pédagogique et les stages qui la soutiennent demeurent une organisation privée inspirée par le caractère propre.

Ainsi, quelque quarante ans après le vote de la loi qui a sauvegardé les établissements catholiques d'enseignement grâce aux fonds publics, les contenus et méthodes d'enseignement sont globalement identiques dans le public et dans le privé. Les responsables catholiques, par la logique institutionnelle des contrats, ont été amenés à renoncer à ce que la déclaration épiscopale de 1969 définissait comme l'apport original de l'école catholique, "lier dans le même temps et le même acte l'acquisition du savoir, la formation de la liberté, l'éducation de la foi". Ce troisième terme échappe donc à l'unité de l'acte d'enseigner dans les classes sous contrats. Par contre, la seconde partie de la définition de l'école catholique *"elle propose la découverte du monde et le sens de l'existence"*, reste pertinente puisqu'il s'agit de "proposer" et que cette proposition que l'on pourrait bien qualifier d'évangélique n'est pas liée à l'acte d'enseigner ni au temps de la classe mais trouve à s'exercer à d'autres moments de la vie scolaire, ce qui a été explicitement prévu par le texte de la loi Debré, c'est-à-dire comme une offre laissée à la liberté des parents et des élèves et, d'ailleurs, financée par les cotisations des familles.

Ainsi apparaît que les confrontations entre la laïcité, même et surtout quand elle est incarnée dans des institutions et les pouvoirs publics, et la religion catholique, elle aussi incarnée dans des institutions, aboutissent à des reconfigurations significatives. Ce qui prend la forme d'un face à face, parfois d'une opposition et d'une lutte impitoyable, évolue ensuite vers un nouveau type de coexistence ; on serait tenté de parler de partenariat, tant les deux mondes, loin de perdre leur identité et le noyau dur de leur influence dans le champ social, parviennent à vivre ensemble et finalement à travailler le champ social, chacun à sa manière.

L'individualisme triomphant

La distinction privé/public et le respect absolu de la liberté de conscience et de culte fonctionnent parfaitement pour conformer les religions et la laïcité à l'évolution des mentalités et de l'esprit public.

Dans le monde occidental, tout spécialement en France, cette évolution se traduit par une affirmation généralisée de l'individualisme et des droits attachés aux individus. La structuration de la société s'opère par le rassemblement de volontés et de projets individuels qui s'unissent dans des conditions et pour une durée définies par eux. C'est bien le principe du "contrat social" qui configure la vie collective en politique, dans la vie économique et pour l'animation de l'espace public ainsi que pour l'exercice des activités reli-

le principe du "contrat social" configure la vie collective en politique, dans la vie économique et pour l'animation de l'espace public ainsi que pour l'exercice des activités religieuses

gieuses. La multiplicité et l'association des droits et des volontés (convictions) privés y sont seuls recevables comme structures publiques. C'est le fondement même de la laïcité. Elle récuse toute référence transcendante s'imposant par elle-même mais elle prend en compte "le fait religieux" comme réalité sociale, à savoir que des individus, par une décision de consciences libres, affirment appartenir à tel ou tel groupe religieux et partager les "croyances" de ce groupe. Comme le souhaitait Jaurès, c'est l'application du principe républicain aux institutions ecclésiastiques. La reconnaissance publique des religions n'est recevable qu'à travers la juxtaposition et l'addition des convictions et des pratiques individuelles privées. C'est la logique de "contrat social" appliquée aux religions dans leur existence et représentation publiques.

L'Église s'était accommodée de la forme association imposée par les lois laïques à la gestion de la vie économique et des activités sociales ou pastorales indispensables à l'exercice de sa mission. Elle y maintenait son autorité morale, de nature hiérarchique, par le biais d'une forme de clauses de conscience inversée. Le label "catholique" appartient à l'Église comme tel ; une association ne peut porter cette étiquette que si elle se conforme aux normes édictées par l'instance détentrice du label, à savoir la hiérarchie catholique. Cette clause est juridiquement reconnues dans le statut d'AEP (Associations d'éducation populaire), support légal des écoles privées catholiques. Une clause de même nature est partie intégrante des contrats de travail des laïcs en mission pastorale.

Concile et liberté de conscience

Ce qui a été pendant 60 ans une concession empirique à l'air du temps a été intégré à la conception même de l'acte de religion par le Concile de Vatican II. La constitution conciliaire sur la liberté religieuse a reconnu seule valable par la doctrine catholique l'adhésion à une religion indemne de toute pression physique, psychologique, morale ou sociale. C'était, en d'autres termes, valider du point de vue chrétien, le respect de la liberté de conscience individuelle qui est au cœur de la laïcité.

Les opposants au Concile ne s'y sont pas trompés. Il est significatif que l'opposition la plus résolue soit née en France et qu'elle ait abouti au schisme de Monseigneur Lefebvre. Les lefebvristes sont plus connus pour réclamer le maintien des formes de liturgie anciennes, le latin et les célébrations où le prêtre se tourne vers Dieu plutôt que vers le peuple ; néanmoins, leur principal reproche à la doctrine conciliaire concerne l'affirmation absolue de la liberté de conscience qui, à leurs yeux, ruine les droits de la vérité révélée dont le catholicisme est le dépositaire et le gérant. Sans appartenir à ce courant schismatique, on assiste depuis peu dans certains diocèses français à une critique radicale des contrats, précisément parce que ceux-ci interdisent d'imprégner l'enseignement scolaire de références religieuses et de faire de celui-ci un tremplin de la catéchèse. Monseigneur Cattenoz (Avignon), soutenu dit-il par plusieurs de ses collègues, stigmatise cette "neutralité" religieuse et réclame tantôt une renégociation des contrats, tantôt le développement d'établissements catholiques hors contrat. Ces critiques d'une fraction limitée de l'opinion catholique démontrent a contrario que la loi Debré a opéré ce qu'il faut bien nommer une "laïcisation" des savoirs qui, dans les écoles catholiques sous contrat, fait de la catéchèse une "proposition" de la foi à des consciences libres, ressortissant donc du domaine du privé personnel ou familial, formellement distinct de l'activité publique d'enseignement.

Ainsi, la logique des contrats d'une part et le décret conciliaire sur la liberté religieuse d'autre part, expriment chacun à leur manière l'interpénétration réciproque de la logique de la laïcité et de la permanence dans l'espace public d'une vie religieuse, certes réduite dans son extension, mais d'autant plus vigoureuse quelle est vécue personnellement, privément.

Edmond Vandermeersch
24 octobre 2008

La suite de cet article sera publiée dans le prochain numéro (5)

Intériorité et engagement

Gabriel Rosset, homme d'une exceptionnelle envergure a été marqué par la rencontre de Marcel Légaut. Le groupe Marcel Légaut dans les années 1923/1932 est à l'origine de ce que G. Rosset lui-même a appelé sa conversion.

Sans bruit de paroles...

Que des hommes seuls ne gèlent pas dehors les nuits d'hiver et que des familles ne croupissent pas avec leurs enfants dans les immondices d'un bidonville était devenu, pour nous, une sorte d'absolu. En lui obéissant, nous allions retrouver un peu de l'enthousiasme que nous avions perdu au lycée. Il nous fallait désormais enseigner sans bruit de paroles, par des actes, dans la ligne de l'Évangile. Mais il n'était pas question pour autant d'abandonner l'enseignement. Nous ne pouvions déserter le champ de bataille de l'école où se jouaient l'éducation des enfants et l'avenir de la société. C'eût été lâcheté. [...]

Le foyer allait m'offrir chaque soir une activité complémentaire de ma tâche professionnelle de la journée. L'une me reposait de l'autre. Elles s'équilibraient. Des travaux concrets assez rudes, balayer, faire la soupe, accueillir les hôtes de passage, cela me sortait des livres et des leçons. Je n'avais plus le temps de couper des idées en quatre. Il fallait courir droit au but. J'avais tendance jusqu'alors à être trop abondant [...]. Mon temps étant désormais accaparé par le Foyer, il m'en restait tout juste assez pour élaguer mes notes, n'en retenir que l'essentiel.

J'étais obligé d'improviser, ce qui rendait mon cours plus rapide et plus vivant.

De plus, tout ce que je voyais au Foyer me donnait du cœur à l'ouvrage. C'était chaque soir, à notre porte, des épaves humaines. À travers les propos de ces pauvres hères, je me représentais leur vie. Je les voyais quarante ans plus tôt parmi les collégiens à qui j'allais le lendemain expliquer Verlaine. En classe, je faisais le chemin inverse, je me demandais ce que seraient ces garçons quarante ou cinquante ans plus tard. Aujourd'hui intacts et pleins de promesses, que seront-ils à la fin de leur vie ? J'entrais le matin dans la classe bien chauffée où les tables avaient passé la nuit à l'abri tandis que les hommes grelottaient dehors. J'y trouvais le calme, la sécurité, les joies les plus hautes de l'esprit, mais je tremblais pour certains élèves qui ne voulaient pas croire à leur bonheur, qui déjà refusaient des biens précieux et glissaient mollement vers la fainéantise et les jeux interdits. Du lycée, le matin, à l'asile de nuit, le soir, je parcourais dans un raccourci effrayant des vies d'hommes qui allaient s'égarer après être mal parties. L'expérience du Foyer me mûrissait, approfondissait l'enseignant que j'étais en lui donnant sur la vie de chaque élève un regard scrutateur et pénétrant. [...]

Mon souci constant était de maintenir une cloison étanche entre ma vie professionnelle et l'œuvre des sans-abri. Je ne parlais jamais du Foyer au Lycée. Je m'efforçais d'être complètement disponible à mes élèves. Il y avait de temps en temps des fuites à travers cette cloison. Un matin je trouvai dans ma boîte aux lettres au lycée de garçons Chaponnay un message à mon nom signé des grands élèves de la maison d'en face, le lycée de filles de la rue Mazenod : "*Nous savons ce que vous faites, nous sommes de cœur avec vous. Quand nous aurons notre bac, nous irons vous aider*". Au début d'une année scolaire, je reçus un petit coup au cœur en reconnaissant parmi mes nouveaux élèves un garçon dont nous avions relogé la famille dans une cité de transit. Lui aussi avait sa vie secrète (de sans-logis) ignorée de ses camarades et de ses professeurs. Un autre élève venait me parler de son grand frère qui allait se marier et qui ne trouvait pas de logement. Après un bref entretien à voix basse, nous reprenions à voix haute notre explication française. À propos de certains auteurs, nous abordions des problèmes sociaux sur lesquels j'aurais pu ouvrir de gros dossiers : l'alcoolisme, le divorce, le droit de propriété, le logement, les bidonvilles, la faim dans le monde. Mon expérience d'hôtelier du Foyer Notre-Dame des Sans-Abri projetait sur ces problèmes une lumière crue. Je la tamisais et ne faisais que de discrètes allusions à mes bouleversantes découvertes afin de ne pas perturber la sérénité des études.

Gabriel Rosset
1904-1974

📖 *Rencontres avec la nuée de feu*

Gabriel Rosset a beaucup marqué la P.U., en particulier à Lyon. L'Association des amis de Gabriel Rosset a entrepris les démarches en vue de la béatification du fondateur du foyer Notre Dame de Sans-Abri.Un compte a été ouvert au titre de la ***"postulation Gabriel Rosset" , 85 rue Sébastien Gryphe, 69007 Lyon***

Jésus a aimé le monde jusqu'à donner sa vie pour lui. Il nous invite aujourd'hui comme hier à marcher à sa suite. Chacun selon son charisme.

Tous concernés

À quelques jours de Pâques, nous nous préparons à célébrer la résurrection de Jésus, victoire de la vie sur les forces de la mort. L'amour se révèle plus puissant que la haine, l'injustice et la violence. Comment vivre cet événement en disciple du Christ, dans le contexte de cette année 2009, marquée par la crise économique et financière, avec ses graves conséquences dans la vie sociale ?

Personne n'est à l'abri

Dans les échanges où il est question de la crise, beaucoup disent qu'ils sont touchés personnellement et expriment leurs craintes face à l'avenir. Mais les conséquences paraissent plus dramatiques pour toutes les personnes en situation fragile : chômage, perspective d'un licenciement ou d'une fermeture d'entreprise, maladie, sans logement ou sans papiers, familles monoparentales, retraités aux faibles revenus... Sans oublier les injustes disparités entre pays.

Des enfants disent qu'à la maison, ce n'est plus comme avant, on s'énerve et on se dispute plus facilement. Des jeunes s'interrogent sur la possibilité de poursuivre des études ou sont hésitants sur les choix à faire qui permettraient de déboucher sur un emploi. Des travailleurs disent le poids croissant du stress à cause des exigences de rentabilité, des horaires décalés. Des membres d'associations s'inquiètent devant la multiplication des demandes qui leur sont adressées et la diminution des moyens qui leur sont attribués. Des militants syndicaux et politiques éprouvent la dureté du combat qu'ils doivent mener.

Et nous, qu'entendons-nous, que voyons-nous, que disons-nous ? Ouvrons nos yeux à ceux qui nous entourent et qui vivent la crise de plein fouet.

Tous invités à comprendre

Ce qui arrive aujourd'hui n'est pas le fruit du hasard ni de la fatalité. C'est la conséquence de choix politiques et économiques. Ceux qui portent des responsabilités dans ces domaines reconnaissent l'emballement du système et la nécessité de réintroduire des critères humains et sociaux dans les décisions à prendre. En 1991, le pape Jean-Paul II écrivait dans son encyclique sur la question sociale : "Le profit est un régulateur dans la vie de l'entreprise, mais il n'en est pas le seul ; il faut y ajouter la prise en compte d'autres facteurs humains et moraux qui, à long terme, sont au moins aussi essentiels pour la vie de l'entreprise" (n° 36).

Nous ne pouvons pas nous contenter de constater ce qui se passe mais nous avons à chercher à mieux en comprendre les causes si nous voulons pouvoir y remédier : "Expliquer la crise, oui, mais il faut se redire quelle place de l'homme on veut pour ce monde".

Et nous, quels moyens prenons-nous pour mieux comprendre, nous informer sérieusement et devenir ainsi des citoyens conscients et responsables ? Avec qui avons-nous l'occasion d'échanger sur le monde que nous voulons contribuer à bâtir ?

Tous appelés à la solidarité

Avant Noël, le Conseil de la Solidarité du diocèse de Bordeaux adressait un appel intitulé "Les plus pauvres et la crise". Il déclarait : "Toute épreuve est une épreuve de vérité où se révèle le fond des cœurs. Nous sommes menacés par le fatalisme, l'enfermement sur soi, l'attente passive de jours meilleurs en faisant le dos rond. Mais nous pouvons faire aussi de ce temps de difficultés un

temps de solidarité. Nous pouvons déterrer en nous et en nos voisins des trésors de fraternité qui sommeillent en chacun… Pourtant beaucoup ont soif de rencontres et d'échanges. Ils veulent briser les solitudes qui les assaillent".

Et il concluait : "La honte sociale ne doit plus être le fait de ceux qui sont dans la difficulté mais de ceux qui, par la spéculation, ont provoqué la crise. L'estime sociale ne doit plus être le fait des gagneurs mais plutôt des créateurs de liens sociaux".

Et moi ? Quelle réponse puis-je apporter aujourd'hui à cet appel ? Par ma façon d'être attentif à d'autres et par les gestes les plus simples de fraternité, par la place que je peux prendre dans telle association, par des changements dans mon comportement, dans ma façon de consommer, par l'usage que je fais de mon argent…

Inventons des solidarités, soyons créatifs !

Tous réveillés par le Christ ressuscité

Écoutons l'invitation de saint Paul : "Réveille-toi, ô toi qui dors, relève-toi d'entre les morts et le Christ t'illuminera" (Ep 5,14). Rappelons-nous l'enseignement du Concile : "Le Fils de Dieu apporte la certitude que la voie de l'amour est ouverte à tous les hommes et que l'effort pour instituer une fraternité universelle n'est pas vain… Constitué Seigneur par sa résurrection, le Christ agit désormais dans le cœur des hommes par la puissance de son Esprit" (L'Église dans le monde de ce temps n° 38).

Au cours d'un partage, quelqu'un disait : "Se résigner face à la crise ? Non ! Il y a tant et tant à faire : rencontres au quotidien, gestes d'entraide, mots d'encouragement, actions collectives de solidarité. Que chacun se sente exister, reconnu pour ce qu'il est, aidé dans ses démarches : c'est ce que Jésus faisait en son temps. Chaque personne vaut plus que tous les bons du trésor du coffre des banques. Jésus nous appelle à être attentifs à ceux qui ne savent pas se défendre, ceux qui pensent qu'on ne peut rien changer à ce qui nous arrive".

Et moi ? Quel approfondissement de ma relation avec le Christ quand je me lance dans cette aventure de la solidarité ? Quelle parole juste et sans haine vais-je oser ? Comment être tisseur d'espérance ?

Diocèse de Saint Denis
en France

L'Action Catholique des Milieux
Indépendants (ACI)
Le Conseil Diocésain de la
Mission Ouvrière

Le Conseil Diocésain
de la Solidarité

Père Daniel Pizivin
administrateur diocésain
Et les membres de son Conseil

Le 3 avril 2009

Migrants et bénévoles

Les personnes migrantes en situation irrégulière voient s'accentuer leur précarité en raison de la crise internationale. Certains d'entre nous exercent à leur égard la présence humanitaire élémentaire qui s'impose avec conscience et fidélité. Mais ils se sentent suspectés au motif de cette proximité : contrôles fréquents, mises en garde à vue, rappels à la loi.

Ces acteurs de terrain sont accusés d'agir par passion ou naïveté, voire soupçonnés de faire le jeu de filières, de passeurs. Nous ne pouvons nous résoudre à ce que ce climat de suspicion démobilise ceux pour qui la solidarité n'est pas un vain mot.

La fraternité à laquelle nous aspirons est bien un principe de notre République, et aussi un guide majeur de la pensée sociale de l'Église catholique.

L'État et les collectivités locales ne peuvent assumer à eux seuls de tels engagements envers les populations vulnérables. Ils doivent s'appuyer sur le tissu associatif afin de servir la cohésion et le vivre-ensemble.

Nous sommes alertés et vigilants sur cette atteinte aux initiatives d'actions solidaires. Nous pensons que cette situation nécessite l'ouverture d'un débat avec nos élus. Nous demandons une réflexion qui intègre tous les aspects de ce grave problème.

"L'Église se sent le devoir d'être proche, comme le bon samaritain, du clandestin et du réfugié, icône contemporaine du voyageur dépouillé, roué de coups et abandonné sur le bord de la route". Jean-Paul II – message pour la Journée des migrants et des réfugiés – 15 janvier 1997.

Mgr François Garnier
Président de la commission pou
la Mission universelle de l'Église

Mgr Michel Santier
Président du conseil pour les Relations
interreligieuses et les nouveaux courants religieux

Mgr Claude Schockert
Membre de la commission pour
la Mission universelle de l'Église

15 mai 2009

Accueil au Logis Saint Jean

À Nantes, le "Logis St Jean" accueille depuis 2001 des demandeurs d'asile ou déboutés. Nous avons interviewé Jeannette, une des bénévoles du lieu.

Ldc : Comment est né ce lieu ?

J : Cela remonte à 1998, quand des "sans-papiers" ont été hébergés dans une église de Nantes, puis dans divers lieux de la ville. Des associations (dont le CCFD, le Secours Catholique...) ont fait appel à la Mairie qui a pu en reloger plusieurs, et l'Évêché s'est occupé provisoirement des autres. Finalement, un local du centre-ville a été confié au diocèse et à la "Pastorale des Migrants" pour créer un accueil de jour pour hommes. C'est comme ça qu'est né le Logis St Jean.

Ldc : Comment ça fonctionne, que proposez-vous ?

J : La devise ici c'est "accueil, écoute, solidarité". Actuellement, le local est ouvert de 8 h à 11 h le matin, pour servir un petit déjeuner, et de 14 h 30 à 17 h, avec un déjeuner. Pour beaucoup, ce sont les seuls repas de la journée. Mais sur place, c'est surtout un lieu d'accueil où il y a des jeux, des ordinateurs, un téléphone, un cabinet de toilette. On propose aussi une aide administrative, pour monter des dossiers de droits d'asile, et des cours de français. Mais pour moi, c'est surtout le dialogue avec les migrants qui est intéressant. Souvent ils se sentent traqués, ils ont besoin de parler.

Ldc : Qui vient ici ?

J : Ils viennent surtout du Maghreb ou d'Afrique noire. Ils ont fui leur pays dans des conditions épouvantables pour des raisons politiques ou économiques. Parfois, ils arrivent en groupe : 30 d'un même village, où une usine a fermé. Pour connaître ce lieu, ils se passent le mot.

Ldc : Quels sont leurs besoins ?

J : Au début, ils ont faim mais tout est beau, ils sont pleins d'espoir et d'envie, il s'inscrivent aux cours de français. Pour s'intégrer en France, c'est essentiel qu'ils maîtrisent bien la langue. Mais souvent, six mois plus tard, ils sont pris par leurs soucis de survie au jour le jour. Leur famille leur manque, ils essaient de leur envoyer de l'argent. Ils squattent chez des amis ou vivent dans des caves, ils sont traqués par la police. Il y en a un qui s'est retrouvé en centre de détention, menottes aux mains, parce qu'il n'avait pas de ticket de bus. Ils sont traités comme des assassins. Même ceux qui sont bien intégrés peuvent être arrêtés. Mais la police n'a pas le droit de rentrer au Logis.

Ldc : Quelles sont les ressources du Logis St Jean ?

J : On est aidé par de nombreuses associations. Les boulangers du quartier et la banque alimentaire fournissent la nourriture, les accueillis font le service. Sinon, on vit de dons et de cotisations. On met des tracts dans les églises. Il y a aussi beaucoup d'initiatives individuelles. Des bénévoles apportent une aide, fournissent un local pour une réunion ou pour un couscous. Il y a un prêtre qui a hébergé des migrants plusieurs années sur son canapé.

Ldc : Et vos liens avec l'Église, alors ?

J : C'est vrai que la plupart des associations à l'origine du Logis sont confessionnelles et que la plupart des bénévoles sont des catholiques. Beaucoup d'entre eux sont des anciens militants de l'Action Catholique. L'évêque est venu nous voir et le vicaire épiscopal nous soutient, mais évidemment le lieu est laïc. À part certains originaires d'Afrique noire, beaucoup des accueillis sont musulmans. La Pastorale des migrants intervient surtout pour constituer les dossiers de demande d'asile, et témoigner devant le tribunal pour les jugements.

Ldc : Quel est le bilan de ce lieu ?

J : Le Logis St Jean cristallise ou participe à beaucoup d'initiatives locales en faveur des sans-papiers, un véritable réseau s'est constitué. Chaque année, les associations se réunissent pour de nombreuses actions : des manifestations du "collectif sans frontières" devant la préfecture pour le logement pour tous, une "journée des migrants", un "cercle de silence", la caravane "Droit au logement"... Mais pour moi, ce qui compte, c'est le dialogue avec ces hommes, qui sont d'une richesse extraordinaire. Ils nous disent qu'ils se sentent rejetés par la société française, mais qu'au Logis, ils sont comme chez eux. La rencontre, c'est une action directe, concrète. Ils nous transmettent leurs inquiétudes, mais ils donnent aussi beaucoup. Certains s'intègrent finalement très bien, ils restent en contact et reviennent nous voir.

Propos recueillis par
Isabelle Tellier

Bernard Caillierez nous a quittés au cœur de l'été, brutalement, même s'il nous avait fallu admettre que la maladie révélée au seuil de sa retraite ne le laisserait pas profiter de celle-ci aussi longtemps que lui et nous l'aurions souhaité.

Il y a quelques mois, Bernard avait rédigé un article pour *Lignes de crêtes*, à garder en réserve pour un moment opportun. Il nous a semblé que celui-ci était advenu et que la publication s'imposait, en hommage à l'homme que fut Bernard et en mémoire de tout ce qu'il apporta à la PU et à Cdep.

Le texte témoigne en effet de son inlassable curiosité intellectuelle, de son goût profond pour la fréquentation et l'étude des textes, de sa générosité spontanée et enthousiaste à faire partager découvertes et émerveillements dans bien des domaines – notamment celui de l'intelligence de la foi. Toutes qualités qui, avec un humour chaleureux et une bonne humeur communicative, ont durablement marqué ses compagnons de route, de longs voyages ou de courtes étapes, en moments de rencontres vraies et fraternelles.

Marc, un Évangile de la fragilité

Introduction

Pendant longtemps, l'Évangile de Marc n'a pas eu bonne presse dans l'Église. Elle lui préférait de beaucoup l'Évangile de Matthieu, dont les longues séquences qui rapportaient l'enseignement de Jésus se prêtaient mieux à ses perspectives catéchétiques. Ce fut donc cet Évangile qui fut privilégié pour les lectures du dimanche. Il faudra, en gros, attendre la seconde moitié du XXe siècle pour que Marc devienne l'objet de l'étude passionnée des exégètes. On le trouve maintenant d'une grande modernité.

Je voudrais dégager quelques-unes des originalités de Marc qui peuvent expliquer ce regain de faveur. N'étant pas exégète de formation, je rapporterai ici le fruit de multiples lectures, dont surtout :

- *Évangile selon saint Marc - Écouter la Bible 16 - Avènement*, ouvrage collectif, Desclée de Brouwer, 1978.
- *L'Évangile de Marc,* Elian Cuvillier, Labor et Fides (Genève), Bayard (Paris), 2002.
- *Marc, une théologie de la fragilité. Obscure clarté d'une narration,* Yvan Bourquin, coll. "Le Monde de la Bible 55", Labor et Fides (Genève), 2005.

Qui était Marc ?

On sait très peu de choses sur Marc. La tradition la plus ancienne met son Évangile en relation avec le témoignage de Pierre, sous la dictée (?) duquel il aurait écrit. S'agit-il du Marc évoqué à trois reprises dans les Actes ? Rien ne peut le garantir avec certitude. S'agit-il du Marc évoqué dans les épîtres de Paul ? C'est possible.

Il n'est pas impossible, en revanche, de déterminer le milieu qui vit naître le deuxième Évangile. Rome semble bien correspondre au milieu d'origine. Marc, en effet, trahit l'influence d'un milieu romain quand il se soucie d'expliquer tel ou tel mot grec par une tournure latine : "deux leptes, soit un quart d'as" (12, 42) ; si, dans Matthieu et Luc, on repère sept mots latins, Marc en offre trois de plus, ainsi que plusieurs tournures de syntaxe latine (2, 23 ; 5, 23…). Marc semble, d'autre part, s'adresser à des chrétiens d'origine non juive et n'habitant pas la Palestine. Il ne se soucie guère, en effet, de situer l'Évangile par rapport à la Loi de l'ancienne alliance : on ne trouve chez lui que deux ou trois mentions personnelles de l'accomplissement des prophéties (1, 2-3 ; 14,49 ; 15, 28). Par contre, il se préoccupe d'expliquer les coutumes juives (7, 3-4 ; 14, 12 ; 15, 42), de traduire

Marc se soucie d'expliquer tel ou tel mot grec par une tournure latine, semble, d'autre part, s'adresser à des chrétiens d'origine non juive et n'habitant pas la Palestine

les mots araméens (3, 17 ; 5, 41 ; 7, 11-34 ; 10, 46 ; 14, 36 ; 15, 22-34), de donner quelques précisions d'ordre géographique (1, 5.9 ; 11, 1) et de souligner la signification de l'Évangile pour les païens (7, 27 ; 10, 12 ; 11, 17 ; 13, 10). Il doit écrire pour l'Église de Rome en période de persécution. Le thème des persécutions est très présent chez Marc (13, 9-13). La communauté devait garder vivant le souvenir de la mort violente de la plupart de ses leaders (à Rome, martyres de Pierre et de Paul lors de la persécution de Néron vers 65).

Date de rédaction

Si les exégètes s'accordent à considérer Marc comme le rédacteur d'Évangile le plus ancien, leurs avis divergent sur la date précise de rédaction. L'élément de référence est la destruction du temple de Jérusalem par les armées romaines : en examinant le chapitre 13 (ou petite apocalypse) à la loupe, certains concluent que l'auteur écrit avant 70 puisqu'il n'évoque pas directement cet événement ; d'autres disent qu'il est facile de le retrouver à travers des allusions et donc que la rédaction est postérieure à la destruction. Nous dirons avec Brown (*Que sait-on du Nouveau Testament ?* Raymond E. Brown, Bayard, 2000, p. 206) : *"L'accord scientifique le plus large conclut que Marc a été rédigé vers la fin des années 60 ou le début des années 70".*

Construction de l'Évangile

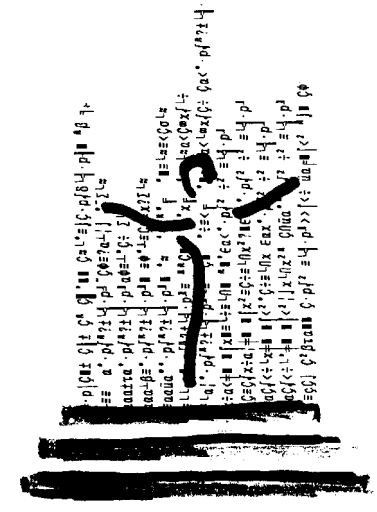
Le premier verset de Marc a l'allure d'un titre : "*Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu"*. On relève déjà l'ambiguïté féconde : qu'est-ce qui commence ? L'événement Jésus-Christ ou le récit qu'on en fait ? En fait, c'est l'un et l'autre : le récit, puisque Marc crée en quelque sorte le genre littéraire Évangile : la bonne nouvelle, c'est un récit, ce n'est pas un texte théorique, c'est une biographie. C'est en même temps l'événement qui commence, puisque raconter la vie de Jésus, c'est de nouveau le faire advenir au lecteur.

La bonne nouvelle, c'est un récit, ce n'est pas un texte théorique, c'est une biographie. C'est en même temps l'événement qui commence, puisque raconter la vie de Jésus, c'est de nouveau le faire advenir au lecteur

Dès les premiers mots, tout est donc dit : Évangile veut dire bonne nouvelle et cette bonne nouvelle, c'est Jésus Christ, c'est son avènement, c'est Dieu qui, par lui, s'est rendu proche de l'homme. Il faudra attendre la fin du récit pour qu'un homme reprenne cette expression "fils de Dieu" à son compte. Il s'agit du centurion au pied de la croix (15, 39) : [39]*Le centurion, qui était en face de Jésus, voyant qu'il avait expiré de la sorte, dit : Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu*. Comment expliquer qu'il faille quinze chapitres, pratiquement tout l'Évangile, pour pouvoir enfin redire comme une découverte ce qui semblait livré dès le début ?

Plus exactement, la prise de conscience humaine se fait en deux temps, correspondant aux deux moitiés du récit : d'abord avec Pierre (8, 29) : [29]*Et vous, leur demanda-t-il, qui dites-vous que je suis ? Pierre lui répondit : Tu es le Christ.* [30]*Jésus leur recommanda sévèrement de ne dire cela de lui à personne.* Telle est la profession de foi pour le peuple juif (Christ est la traduction en grec de l'hébreu Messie). Dans les derniers versets, le titre de "Fils de Dieu" apparaît, et telle est la profession de foi pour les païens. Certes, cette identité est rappelée à d'autres moments clés, mais soit par la bouche de Dieu (1, 11 : le baptême de Jésus ; 9, 7 : la Transfiguration), soit par celle des démons.

Tout est dit dès le premier verset, mais il faudra quinze chapitres pour le redire… C'est que Marc va déployer une stratégie narrative dite du "secret messianique".



La théorie du secret messianique

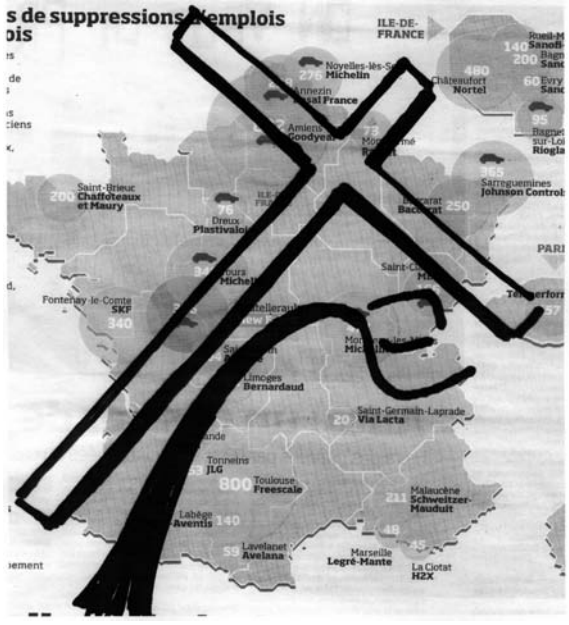
On peut l'énoncer ainsi : ceux qui savent que Jésus est le Christ, Fils de Dieu, tels les démons, sont appelés à se taire (1, 34) pour que ceux qui ne le savent pas apprennent à parler. Dès que le titre est enfin confessé par un homme, Pierre, vers le milieu de l'Évangile (8, 29), Jésus commande sévèrement de ne parler de lui à personne. Il faudra en effet tout le chemin vers la croix pour que ce titre reçoive sa véritable signification, qu'il se débarrasse de toute connotation de puissance politique et terrestre.

Se taire pour que ceux qui ne le savent pas apprennent à parler

On ne peut rien comprendre à la figure du Messie telle qu'elle est présentée par Marc si on ne voit pas sur quelle toile de fond elle se détache. Cependant, contre une compréhension de Jésus fausse et trop rapide, les avertissements et les mises en garde ne manquent pas. Personne, ni la foule, ni sa famille, ni ses disciples, personne ne peut pénétrer le secret de Jésus. Ce n'est pas qu'ils soient moins intelligents que d'autres, mais ce que Jésus accomplit dépasse l'entendement.

La nouveauté qu'il apporte est incompatible non seulement avec les traditions des scribes, mais avec la Loi (2, 15-17 : appel de Lévi et controverse sur les fréquentations de Jésus) et avec les plus hautes spiritualités qu'elle a pu engendrer (2, 18-22 : controverse sur le jeûne).

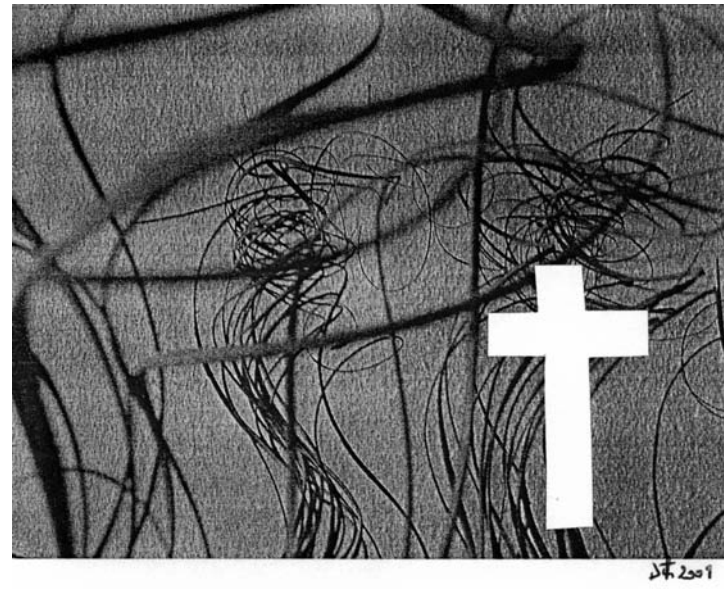
En conformité avec l'idée qu'on se faisait de Dieu, on attendait un Messie tout-puissant qui écraserait immédiatement les ennemis, sauverait uniquement les justes, instaurerait un royaume bien visible. Que le Messie se présente pauvre, sans puissance ni gloire, qu'il ne cherche à s'imposer ni par la force ni par des prodiges (8, 11-13), voilà quelque chose de déconcertant. Qu'il se laisse prendre par ses ennemis, bafouer, mettre à mort, voilà quelque chose d'incompréhensible. Tant qu'on n'a pas saisi ce point de vue, on passe à côté de l'originalité de Jésus, spécialement du Jésus décrit par Marc.



Ainsi, trop souvent, on veut réduire cet Évangile à n'être que la description de la lutte grandiose entre le Messie et Satan. En réalité, une analyse attentive du déroulement du deuxième Évangile montre qu'il y a bien une première étape où Jésus pourchasse les forces démoniaques (1, 23-28). Et ce sera toujours pour lui une préoccupation certaine (5, 1-20 ; 9, 14-29). Cependant, l'essentiel n'est-il pas de changer le coeur de l'homme ? C'est pourquoi Jésus se met à pardonner les péchés et à appeler à la conversion (2, 1-17). C'est une seconde étape, plus profonde que la première, mais qui se révèle encore insuffisante. Que faire lorsque l'homme refuse le pardon proposé ? Faut-il le punir, au besoin l'exterminer ? Non, c'est le Fils de Dieu qui se laisse écraser par la volonté mauvaise des hommes. Voilà la troisième étape, qui est le sommet et l'essentiel de cet Évangile. Voilà contrairement à toute attente, le vrai visage de Dieu : **celui qui aime l'homme et respecte sa liberté au point de s'en laisser mourir.**

Le vrai visage de Dieu : celui qui aime l'homme et respecte sa liberté au point de s'en laisser mourir

Faiblesse et puissance du Messie



Les miracles, les signes de puissance opérés par Jésus ne vont pas à l'encontre de cette présentation. En les rapportant, Marc cherche à nous faire voir en Jésus un Messie assez puissant pour vaincre démons et maladies, mais – contraste saisissant – impuissant pour lui-même devant les mauvais traitements que les hommes lui infligent (15, 31-32). Si les miracles chez Marc expriment ordinairement l'efficacité de la parole du Christ, leur symbolisme révèle souvent qu'en Jésus, comme en son Père, sont étroitement unies la faiblesse et la puissance : voir le possédé de Gérasa.

En Jésus, comme en son Père, sont étroitement unies la faiblesse et la puissance

Dans cet épisode, Jésus se révèle puissant, sans doute, en triomphant de toute une armée de démons, mais il est impuissant face à la mauvaise volonté des hommes. Quand, à la fin de l'épisode, les habitants de Gérasa, dépités par la perte du troupeau de porcs, viennent le prier de quitter les lieux, Jésus se soumet, obéit et se laisse chasser. Comme Marc souligne dans le récit que Jésus est "le Fils du Dieu Très haut" (5, 7) et qu'il met en parallèle l'action de Jésus et celle de Dieu (5, 19 et 5, 20 : ...il lui dit : "*Va dans ta maison, vers les tiens, et raconte-leur tout ce que le Seigneur t'a fait, et comment il a eu pitié de toi.* [20]*Il s'en alla, et se mit à publier dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui*".), ne veut-il pas indiquer que Père et Fils ont la même attitude : faiblesse et impuissance devant la liberté humaine ?

Cette révélation, jointe à la tension existant dans la vie de Jésus entre son origine divine, son abaissement terrestre et sa glorification future, était particulièrement difficile à exprimer. Marc a réussi à le faire en se servant du "secret messianique". Pour expliquer ce secret, il ne suffit pas, en effet, de chercher les diverses raisons qui ont pu le légitimer durant la vie du Christ, il faut aussi et d'abord rendre compte de l'insistance de Marc sur ce point.

Tout se passe comme si Marc avait voulu, dans une présentation concrète et vivante, concilier deux affirmations théologiques : Jésus, dès le début, était bien le Messie, et cependant il avait à recevoir de son Père, à travers l'abaissement de sa vie et de la croix, ce titre de Messie. L'abaissement de quelqu'un qui serait uniquement faible n'aurait pas d'intérêt. La puissance de quelqu'un qui serait uniquement tout-puissant n'aurait pas plus d'intérêt. Que Jésus soit en même temps Messie et qu'il ait à le devenir, qu'il soit en même temps faible et puissant, voilà qui donne un sens à son action et à sa révélation. Ce n'est donc pas par hasard que Marc aime dévoiler la grandeur de Jésus à travers l'ironie et les moqueries dont l'abreuvent ses ennemis : ceux-ci cherchent à le ridiculiser en le traitant de roi des Juifs, de Fils de Dieu. Ils ne croient pas si bien dire !

Tout ce que Marc veut dire de plus profond, il le présente ainsi en creux, sous forme négative. Littérairement et théologiquement, l'effet est saisissant. La contradiction manifeste entre la gloire royale et l'humilité de l'amour est abolie. Car c'est dans cette situation humiliée, et à cause d'elle, que la vérité de ces titres apparaît. **Dieu se donne à connaître dans son contraire.**

Bernard Caillierez

La suite de cet article sera publiée dans le numéro 6 (2010-1)

Juifs et catholiques : un long chemin

Les relations entre juifs et chrétiens présentent une situation originale entre l'œcuménisme (dialogue entre chrétiens) et le dialogue interreligieux (avec les autres religions) à cause de notre source biblique commune. Elles ne cessent d'évoluer. Aussi un bref retour en arrière s'impose.

L'épuration du passé : de l'antijudaïsme à la rencontre

Sans que la doctrine ait jamais été formulée officiellement par les papes ou les conciles, "l'enseignement du mépris", selon la formule de Jules Isaac, a imprégné le monde catholique pendant des siècles. Spécifiquement religieux, il affirmait que les juifs, ayant refusé de reconnaître en Jésus le Messie, étaient responsables de sa mort, "déicides" et de ce fait supplantés dans l'alliance divine par l'Église "verus Israël", c'est ce qu'on a appelé "la théologie de la substitution". Pour les juifs, le seul espoir de salut était la conversion. "Pour le chrétien... le juif est un converti en puissance" écrivait André Neher en 1962[1].

Si certains pionniers avaient commencé à remettre en question cette opinion commune, il a fallu attendre les lendemains de la Shoah pour que l'antijudaïsme commence à être remis en cause. Saluons le rôle joué par Jules Isaac, lui-même durement frappé dans ses proches, lors de la rencontre de Seelisberg qui en 1947, dans son Message aux Églises, formulait dix recommandations pour éliminer l'enseignement du mépris. Isaac a été à l'origine de la création en 1948 de l'Amitié judéo-chrétienne de France. Après l'annonce du Concile, il a fait en 1960 une démarche auprès de Jean XXIII, exprimant le souhait qu'on y parle des juifs. Parallèlement, le père Paul Demann a combattu pour éliminer dans les catéchismes les marques d'antijudaïsme.

Le concile Vatican II, dans son document *Nostra Aetate* en 1965, est l'étape majeure de l'évolution. Ce message de l'autorité suprême de l'Église, dont la gestation et l'aboutissement furent très laborieux et le texte affaibli, reconnaît la dette des chrétiens envers leurs "frères aînés dans la foi" et la continuité de la vocation d'Israël, il innocente le peuple juif dans son ensemble, de la responsabilité de la mort de Jésus et "déplore" l'antisémitisme. Il encourage la connaissance et l'estime mutuelle.

Restait à mettre en pratique ces recommandations : plusieurs documents pontificaux et épiscopaux s'y sont attachés. En décembre 1997, la déclaration de repentance à Drancy des évêques français a eu un grand retentissement. Celle du Vatican en 1998 a été jugée moins percutante.

Ajoutons les nombreuses initiatives de Jean-Paul II : visite à la synagogue de Rome, reconnaissance par le Vatican de l'État d'Israël en 1994, voyage en 2000 à Jérusalem (sa visite au Mur des Lamentations a eu un impact considérable). Son successeur, plus réservé sur les déclarations de repentance, a continué ses voyages, notamment à Auschwitz en 2006.

Côté juif, on a été très sensible à cette conversion des autorités catholiques, cela s'est manifesté lors des réunions du Congrès juif européen dans la dernière décennie. Depuis 2004, ont lieu aux États-Unis des rencontres très chaleureuses entre des rabbins juifs orthodoxes et des évêques européens.

S'agit-il d'un chemin sans retour ? Force est de reconnaître que des ombres se sont glissées dans la relation depuis 2007. La libéralisation du missel tridentin (de la messe dite de saint Pie V) en faveur des lefebvristes réconciliés s'est accompagnée d'une prière pour les juifs qui demande que le peuple d'Israël reconnaisse Jésus "comme sauveur de tous les hommes". Son carac-

tère nettement prosélyte, même si elle n'a pas la même violence antijudaïque, fait ressurgir le souvenir de l'ancienne prière *"pro perfidis judeis".*

Autre sujet difficile : le projet de béatification de Pie XII défendu très fortement dans certains milieux romains et qui serait pour les juifs "une grave atteinte au dialogue". Si ne sont pas contestables les sauvetages de juifs dus à l'action personnelle du pape, reste en cause son silence pendant et après la Shoah. Cette question historique fait l'objet de polémiques récurrentes tant que les archives du Vatican après 1939 ne seront pas intégralement ouvertes à des historiens de diverses obédiences, condition nécessaire d'une appréciation fondée sur la conduite du pontife.

Enfin, dernier sujet qui fâche en 2009 : les suites des efforts en vue de la réconciliation des évêques lefebvristes. Au-delà du cas Williamson et de l'insuffisance du dialogue dans l'Église que l'affaire a montrée, il est apparu que les autres évêques en cause sont pour le moins réservés à l'égard du concile, en particulier de *Nostra Aetate,* et qu'ils restent imprégnés de l'antijudaïsme traditionnel. Que leur réintégration soit une priorité, pour une partie au moins de la Curie, ne peut que poser question aux juifs.

Le voyage récent de Benoît XVI en Terre Sainte dépasse le cadre de notre sujet puisqu'il a fait une large place aux Palestiniens et aux chrétiens de la région. Concernant les juifs, le pape s'est situé dans la ligne de son prédécesseur, avec son tempérament plus réservé. Si "des mots ont manqué" à Yad Vashem (selon le grand rabbin Gilles Bernheim), son message final exprimait un engagement plus personnel qui a été apprécié.

Un dialogue qui s'approfondit

Pendant longtemps, il a été à sens unique : les chrétiens se mettant à l'écoute de leurs frères aînés dans la foi pour puiser à la source du premier Testament, les juifs estimant n'avoir rien à apprendre des chrétiens. C'est ce qu'annonçait le cardinal Béa aux religieuses de N. D. de Sion avec qui il avait beaucoup travaillé pour *Nostra Aetate* : "Il faudra 50 ans pour qu'on puisse aborder les questions de fond ; avant, nous ne pourrons qu'agir ensemble".

Signalons cependant l'engagement pionnier de Colette Kessler, récemment disparue ; dès 1976, elle a rencontré des chrétiens pour échanger sur le fondement de leur foi[2]. Elle anticipait sur la nouvelle étape dans laquelle les relations judéo-chrétiennes sont entrées maintenant.

Les limites de cet article m'obligent à être très succincte. *Sens,* la revue de l'Amitié judéo-chrétienne de France est particulièrement riche sur le sujet[3]. Elle publie les textes des rencontres au cours desquelles chrétiens (l'AJCF -Amitié Judéo-Chrétienne de France- est œcuménique) et juifs font un travail de "reconnaissance mutuelle" qui n'est ni la tolérance, ni un syncrétisme gommant les différences. On voit la volonté d'aller "au coeur de nos divergences". Parmi les auteurs juifs, Gérard Israël a été le premier à publier sur ces questions de fond[4].

Une expérience a fait date : le livre d'entretiens entre le grand rabbin Gilles Bernheim et le cardinal Philippe Barbarin[5], qui récapitule en quelque sorte les données du débat.

À travers l'amitié des deux hommes, se manifeste un accord profond sur le patrimoine commun qui les nourrit et les font se sentir "témoins d'un même amour… d'un père miséricordieux". Riche est leur dialogue sur l'approfondissement de l'Écriture, l'importance de puiser ensemble à la source biblique. Quelques exemples de liens entre les deux traditions : l'origine juive du Notre Père, les deux commandements évangéliques reprenant le Shema Israël (Deut 6, 4-5 et Lev 19, 18). On voit combien Jésus est nourri de la tradition juive. L'accord se fait aussi pour évacuer la théologie de la substitution, "un assassinat", ainsi que sur la signification de la Shoah.

Les questions qui fâchent concernent les trois mystères chrétiens, en particulier l'Incarnation et le sens du "non à Jésus" des juifs, Jésus admiré comme maître, "rabbi", mais pas reconnu comme prophète, et encore moins comme Messie.

La différence de nos traditions religieuses est soulignée : le christianisme est d'abord une orthodoxie (son fondement : la foi en la Résurrection), pour le judaïsme la foi en Dieu passe par la tradition d'un peuple et la multiplicité des observances ("nous ferons et nous comprendrons" Ex. 24, 7). Si le particularisme du judaïsme est une limite quand il s'agit de répondre aux besoins spirituels du monde contemporain, le christianisme, particulièrement le catholicisme, risque par une certaine affirmation doctrinale abrupte de confondre histoire et eschatologie. Comme le suggère le grand rabbin, l'affirmation doctrinale gagnerait à s'enrichir d'un "talmudisme chrétien", à accepter la "disputatio", la pluralité d'interprétation des textes.

L'année Saint Paul a été aussi l'occasion de creuser la doctrine paulinienne et de situer ses apparentes contradictions lorsqu'il parle des juifs dans l'épître aux Romains. C'est particulièrement sur ses chapitres 9-11 que s'est appuyé le changement de l'Église catholique.

L'approfondissement de ces échanges amène à des constats : ***"il y a plusieurs maisons dans la maison du Père"***, et c'est "le signe de l'inachèvement du dessein de Dieu".

Ces relations impliquent la solidarité des chrétiens dans la défense de l'existence de l'État d'Israël. Cela implique-t-il le soutien inconditionnel de toute la politique de cet État sous peine d'être taxé d'antisémitisme ? On pense aux implantations, à la construction du mur et à certaines méthodes de guerre à Gaza ces derniers mois. Lorsque le cardinal Vingt Trois, sous le thème sécurité et éthique dit que ***"le seul fondement durable de la sécurité... est le respect de la justice"***[6] , sa réflexion me semble s'appliquer à cette question.

Où en sont les catholiques en France ?

Une minorité se sent assez fortement concernée par la relation : les membres de l'AJCF, environ 2 500 personnes (*Sens* tire à 1 500 exemplaires). Engagés plus profondément, les membres de l'association Davar (en hébreu la Parole, le Verbe), fondée en 1985 : une centaine de juifs et de chrétiens se retrouvent chaque année pendant une semaine de vie partagée dans le dialogue et l'écoute de la Parole de Dieu.

Le SIDIC (Service d'Information et de Documentation judéo-chrétienne) de Paris[7] créé après le Concile et animé par des religieuses de N.D. de Sion fait un travail de formation à ces relations.

Qu'en est-il de la masse des fidèles ? Elle se sent peu concernée. Les paroissiens actifs, s'ils sont débarrassés de l'antijudaïsme et si certains participent volontiers à un groupe biblique, ont d'autres investissements prioritaires. D'où le peu d'intérêt manifesté pour le sujet dans les activités paroissiales.

Dans le diocèse de Lyon, (on me pardonnera de me limiter à la réalité locale que je connais mieux) un gros effort est fait par le service des relations avec le judaïsme et de l'œcuménisme dont est responsable Régine Maire. Quels sont les grands axes de son action ?

C'est d'abord la recherche de rencontres avec la communauté juive locale : rencontres personnelles, participation à des cérémonies à la synagogue. C'est aussi chaque année une rencontre œcuménique avec les juifs, en lien avec l'AJC de Lyon, avant la semaine de l'unité pour signifier la volonté commune des chrétiens.

Ce sont enfin des propositions de formation faites aux catholiques avec la participation d'un prêtre spécialiste du judaïsme, Jean Massonnet et d'une religieuse de N.D. de Sion, Brigitte Martin-Chave. Des interventions ont eu lieu auprès des catéchistes, des religieuses, au centre de formation des professeurs de l'enseignement catholique (dans le cadre de l'enseignement de la culture religieuse) et dans une École de Commerce.

En revanche la proposition faite aux paroisses n'a rencontré aucun écho... Manque certainement une sensibilisation à la question donnée au séminaire, c'est une autre cause du manque d'intérêt des paroissiens évoqué précédemment.

Conclusion

On le voit, le bilan est contrasté. Après dix-neuf siècles de séparation, d'incompréhension et parfois de persécutions, il n'est pas étonnant que le grand tournant de Vatican II mette longtemps à porter ses fruits.

Pourtant l'enjeu est capital pour l'identité même de l'Église. Le Concile l'avait mesuré. Rappelons le début du titre 4 de *Nostra Aetate* concernant les juifs : ***"Scrutant le mystère de l'Église, le Concile rappelle le lien qui relie spirituellement le peuple du Nouveau Testament avec la lignée d'Abraham".***

Madeleine Comte
Juin 2009

1/ L'ouvrage fondamental sur ce sujet : Jean Dujardin, L'Église catholique et le peuple juif, un autre regard, *Calmann-Lévy, 2003, 564 p.*

2/ L'éclair de la rencontre, Juifs et chrétiens ensemble, témoins de Dieu, *Parole et Silence, 2004, 310 p.*

3/ Sens, *60 rue de Rome, 75008 Paris, particulièrement les nos 7/8-2007, 1 et 9/10-2008 et 3-2009.*

4/ La question chrétienne, une pensée juive du christianisme, *Payot 1999 et Jésus est-il Dieu ? Payot 2007*

5/ Le rabbin et le cardinal. Un dialogue judéo-chrétien d'aujourd'hui, *Stock, 2008, 304 p.*

6/ Sens, *7/8 2007, p. 479-82.*

7/ SIDIC 73, rue Notre Dame des Champs 75006 Paris

Mieux connaître Calvin dans son époque

Calvin - Au-delà des légendes
Bayard, 2009, 602 p.

Biographie par Yves Krumenacker professeur d'Histoire moderne, spécialiste du protestantisme du XVIe au XVIIIe.

Le point de vue pris par l'auteur de ce livre n'est ni théologique, ni hagiographique. Il se veut strictement celui d'un historien. L'accroissement des connaissances sur le XVIe siècle permet en effet de renouveler le regard sur les faits qui caractérisent la vie de Calvin, qui s'écoule de 1509 à 1564. L'époque éclaire la vie de Calvin et inversement celle-ci éclaire la crise culturelle de son temps.

La mutation religieuse qui se déploie alors n'est, de l'avis de l'auteur, ni une crise de l'institution ni une crise de la foi, c'est une crise du lien avec le sacré : Dieu est perçu à la fois comme de plus en plus proche et de plus en plus lointain. Au cœur de cette époque, l'angoisse du salut est également au cœur de la vie de Calvin. On peut comprendre la vie, la théologie et la pastorale du grand réformateur comme portée par l'intention de rassurer les croyants dans leur relation à Dieu.

L'humanisme lui ouvre la lecture des anciens et lui permet de concevoir une méthode exégétique qui rejette toute lecture littérale de la Bible. Il restera marqué par cette formation, même lorsqu'il donnera le sentiment de s'en éloigner ou de la critiquer. Dans cette mouvance il participe au courant des Évangéliques qui se méfient des rites et des pratiques religieuse à distance d'une vraie spiritualité. Son désir : que l'Église catholique se réforme ! Désir qui lui apparaîtra de moins en moins probable.

En 1533, à la suite de "l'affaire des placards", Calvin quitte la France. Il s'établira d'abord à Genève où cela se passera assez mal, puis à Strasbourg où il fera l'expérience d'une Église Réformée qui fonctionne bien. Ce modèle lui permettra de mener une véritable réforme à Genève où il sera rappelé. Il instruira ses paroissiens de la Parole de Dieu, les admonestera afin qu'ils traduisent leur foi dans leurs actes, les enserrera dans une discipline ecclésiastique extrêmement rigoureuse. L'enjeu n'est-il pas de réaliser une société chrétienne ? Nous sommes bien loin de l'individualisme dans cette "société du face à face" où chacun surveille l'autre.

L'époque est à la polémique, à l'outrance et au radicalisme des propos. Calvin est bien de son époque ! Son sens de l'Absolu divin nourrit une intolérance beaucoup pratiquée alors. N'est-il pas "la bouche de Dieu" comme il aime à se désigner, lui qui veut constamment sauver l'honneur de Dieu ? Intransigeant il a vite fait de diaboliser ceux qui n'adhèrent pas à sa façon de lire Les Écritures. Mais c'est en même temps un homme très sensible à l'amitié qui participera à de nombreux colloques, écrira de nombreuses lettres pour partager son point de vue ou le défendre, et qui aura un grand désir d'unité entre les Églises de la réforme, même s'il n'aime pas les compromis !

Il écrit et complète, sa vie durant, un ouvrage intitulé *L'Institution de la religion chrétienne*. Le plus important est pour lui la connaissance et le partage de la gloire de Dieu. Certes il défend la prédestination, mais ce qui est central pour lui c'est d'accueillir la foi qui est don de Dieu. C'est la foi qui justifie, mais les œuvres ne sont pas rejetées si elles sont l'expression de cette foi. Cette pensée providentialiste ne fait aucune place au libre arbitre individuel.

> Exalter le libre arbitre serait enlever à Dieu une part de sa puissance.

Ce livre très documenté permet d'entrer dans les contradictions de Calvin comme dans celles de son époque. Il permet de dépasser la vision étroite que l'on a souvent de lui, comme d'un homme austère et violent, et de revoir les jugements rapides que l'on porte sur l'influence qui aurait été la sienne dans les siècles qui ont suivi.

Marie-Françoise Tinel
30 avril 2009

Suivant les exhortations de Jésus (Mt 25, 31646), des chrétiens se font présence attentive et aimante auprès des plus petits, des oubliés. Ils ont le souci d'accueillir l'autre, sans renoncer au discernement ni à la réflexion dans l'action.

Une autre planète

Elle est pourtant bien républicaine cette institution, elle est bien laïque et nous sommes cependant payés pour y être en tant qu'aumôniers. Il s'agit de l'une des 180 prisons de France où notre équipe évolue : Fresnes.

Environ 2 500 personnes détenues. Une autre planète, je vous dis !!!

Y sont embastillées aussi bien des personnes en attente de jugement, que des personnes ayant à y rester 1 ou 3 mois pour, on espère, solde de tous comptes ou d'autres, de passage le plus souvent, mais avec d'immenses peines allant de 5 ans à perpétuité !

Qu'est-ce qu'on "fabrique" donc là-dedans, nous équipe d'aumônerie ?

Essentiellement une "présence", discrète, souvent silencieuse, pleine d'écoute et de respect.

Nous avons l'immense privilège d'avoir les clés des cellules donc de pouvoir y pénétrer, toujours à la demande des personnes. Il ne s'agit pas de faire du prosélytisme, de vouloir "profiter" de la détresse des gens pour y "placer" Jésus. Mais d'être de celles et ceux qui ont le "pouvoir" de dire à tous et chacun qu'ils valent plus, infiniment plus, que leurs erreurs, magouilles, crimes, forfaits, assassinats, viols…

Je ne lui demandais évidemment rien. C'est lui qui me le dit : "J'ai pris perpétuité" – "Oui ??". "J'ai fait trois meurtres" (In petto, au moins deux de trop !). Oui, dans un moment de folie, j'ai égorgé ma copine et mes deux enfants…"

C'est pas la peine de lui dire que c'est pas très bien ! Il le sait ! Tous les jours comme toutes les nuits, ça lui est rappelé par sa présence ici, par les murs dégueulasses de sa cellule, par le jugement, et même par sa conscience car, voyez-vous, il a toujours une conscience !

Mon, notre boulot, celui de l'Église qui m'envoie là-dedans, c'est bien de pouvoir lui dire qu'avec "ça", que malgré "ça", il est toujours aimé, qu'il reste un homme, qu'il garde sa dignité, qu'il n'est pas réduit à "ça" quoiqu'en pensent les nostalgiques de la peine de mort, ou tout simplement les braves gens adeptes des politiques ultra répressives de l'actuel président et sa démagogue garde des Sceaux ! Leur combat, leur plaisir ? : faire mourir les gens en les ayant enfermés dans leurs fautes ! Notre combat, notre désir : faire vivre les gens en leur disant un pardon qui va au-delà de leurs fautes ! J'ajoute tout de suite pour celles et ceux qui inévitablement, posent la question : "et les victimes ?", que d'une part nous les avons en tête et que, d'autre part, nous ne sommes pas "envoyés" auprès d'elles. Et enfin, je retourne la question (à laquelle je n'obtiens pratiquement jamais de réponse !). "Et vous, que faites-vous pour elles ?"

Sur la scène de l'Humain, nous tentons de réécrire, de réinterpréter l'histoire de cette femme accusée d'adultère, de ces machos qui l'accusent après en avoir sans doute bien profité, et bien évidemment l'histoire de Jésus qui… Eh bien qui se tait, ne demande rien, prend bien garde de participer au jugement et à l'humiliation collective infligée, et de son fabuleux : "va" !!! Va vers ton véritable "moi"… Pas celui de tes erreurs réelles ou supposées, pas celui infligé par de sanguinaires visionnaires ou juges, ou imams, ou curés ou tout simplement badauds ! Mais celui proposé par Dieu lui-même !

Les personnes que nous rencontrons sont par définition évidemment privées d'indépendance mais pas forcément… de liberté ! C'est ce que nous tentons d'expliquer au fur et à mesure de nos rencontres, de nos réflexions, de nos "cultes".

Il y a donc dans cette "société" particulière, et tout à fait légalement : "de la religion" (certes catholique mais aussi musulmane, juive, orthodoxe, protestante !). Il me semble que la Pénitentiaire accueille volontiers notre présence, la facilite même.

Nous tentons d'avoir un minimum (ou un maximum ?) de respect pour le travail des surveillants et leurs personnes. Il est si facile de les dénoncer comme d'horribles sadiques, d'en faire des boucs émissaires du dysfonctionnement des prisons, ce qui dispense évidemment de chercher à améliorer leurs conditions, raisons et finalités de travail !

Il me semble qu'essentiellement, nous sommes vus comme "faisant de l'humain". Pas les seuls évidemment ! Personnels pénitentiaires, professionnels de la santé, de l'Éducation nationale, GENEPI (Groupement étudiant national d'enseignements aux personnes incarcérées), intervenants extérieurs, visiteurs et j'en oublie, sont là aussi qui font du bon boulot !

Mais nous sommes sans doute perçus comme venant "gratuitement", pour écouter, savoir donner un "prénom", pour reconnaître pas seulement un détenu, un élève, un patient, mais une personne, et avoir du temps pour le faire, des moyens comme le "culte".

Ce n'est quand même pas rien de pouvoir proposer à quelqu'un, le dimanche, de sortir de son lit, de sa cellule ou de sa maison et d'aller au culte, à "l'Église" finalement ; de lui donner d'expérimenter et de dire plus ou moins explicitement, que sa demeure n'est pas son lit, sa cellule, sa maison, le bureau du psy ou la table d'auscultation, mais bien le ciel !!!

Lui, leur, nous, donner finalement de tenter d'aller vers nous-mêmes en retrouvant source et achèvement de notre chemin auprès du Dieu de Jésus !

Tous les 15 jours en effet, (dans d'autres détentions, tous les 8 jours) il nous est donné de célébrer la messe avec les personnes qui en font la demande…

Inscription, signature du "chef" de détention, passage au secrétariat de la division, sortie des listings, le jour dit : appel par les surveillants, descente des personnes pour ce que l'on appelle le "placard" (espace limité où l'on entasse les personnes en attente de mouvement) puis enfin l'arrivée dans l'espace réservé aux multiples activités. Ici, à Fresnes, cet espace se dénomme "fosse" : 45 mètres carrés où vont s'entasser 35 à 40 personnes au premier culte, parfois 60 au deuxième. Les surveillants sont parfois étonnés de ce nombre de participants ! Plus de 100 personnes inscrites sur un total de 700 dont plus de la moitié relève de la foi musulmane !

L'aumônier que je suis n'est pas naïf et encore moins dupe ! Au début de chaque célébration, je redis mon respect pour les raisons de la présence des gens : sortir de cellule, pouvoir discuter avec un copain, se passer de main à main des objets, quelques-uns quand même pour prier !

J'exige alors le respect pour ces derniers et… pour moi ! J'obtiens en gros 20 minutes d'un silence assez fabuleux pendant lequel il me faut caser des rites !

Les liturgistes doivent alors se retourner dans leurs rituels ! Mais je pense profondément que les rites sont faits pour les hommes et non pas les hommes pour les rites ! Par exemple, je devrais bien, comme tout bon célébrant, commencer la prière par un rite pénitentiel : j'ai un mal fou à le faire : déjà, toute la journée, toute la nuit, toute la semaine, toute l'année, il leur est dit et redit leurs erreurs ! Faut-il en rajouter ou donner infiniment plus d'importance au partage de la Parole de Dieu, parole traduite en 15 ou 20 langues différentes (vive l'Internet !), qui tente de dire la bonté, la tendresse de Dieu ?

Une personne détenue m'a dit un jour : *Quand je franchis la porte de cette "fosse", je franchis la porte de ma "dignité"*. C'est assez fabuleux qu'il soit permis de telles expressions. Que chacun alors lui donne le sens qu'il veut y voir, peu m'importe et je ne sais, ni ne veux savoir… Liberté de chacun… Mais je sais aussi que je ne vois pas beaucoup d'autres institutions, lieux, moments où il est donné à des hommes de pouvoir s'exprimer ainsi !

Ce travail, cette présence, ça ne ressemble pas à un long fleuve tranquille. Aumôniers ou pas, et c'est tout à fait normal, il nous faut subir les contraintes très pesantes d'un règlement intérieur interprété par chacun des acteurs de façon différente et le subir sans broncher ! Il nous faut demander l'autorisation pour tout : rentrer avec un CD ou quelques fleurs, des hosties comme du vin pour la célébration, des bibles… Voire aussi rentrer avec tel ou tel chrétien, copain, paroissien, qui accepte de venir le dimanche. Leur présence au culte est plus qu'appréciée par les personnes détenues qui n'y voient pas là des visiteurs de zoo mais des gens qui ne les considèrent pas comme des parias !

En grande et même parfois totale contradiction avec l'air irrespirable de "la société", air vicié par des politiques et des médias affligeants, au nom des choix que, chrétiens, nous avons faits et refaisons, nous disons le pardon possible, la dignité retrouvable tant chez les victimes que chez les personnes détenues.

Nous partageons et nous nous faisons l'écho des questionnements d'un petit nombre certes "Qu'est-ce que le "mal" ? En référence à quels critères dit-on "le mal" ou "le bien" ? Que signifie la prison, la mise à l'écart ? Qui t'a fait juge, procureur, avocat général ? Pourquoi est-ce en majorité les plus fragiles que l'on embastille ? Quel prix pour parler un peu sérieusement de réinsertion ? …

Nous savons bien qu'apprendre à croire en Dieu est apprendre à voir les choses et les gens, et les personnes détenues, à la manière dont Dieu les voit : dignes d'un investissement infini de compréhension, d'intérêt et d'amour.

Plus facile évidemment de vilipender l'Église qui nous a transmis et nous transmet ces convictions de foi malgré ce qu'elle est parfois, ce qu'elle dit parfois, que de mettre en œuvre réellement ces mêmes convictions que la société, elle, ne sait pas dire, ne veut plus dire.

Et ce qui est "vrai" dans ces lieux de détention, dans ces prisons, cela ne le serait pas dans le quartier, en famille, dans l'École ! La foi donnant à la société d'accoucher de l'Homme ?

Michel Dupont
Juin 2009
Val de Marne

Solidarités

Dans un monde où la richesse des riches n'a jamais été aussi scandaleuse, même si certains ont quelques soucis actuellement avec leurs capitaux, les pauvretés sont toujours aussi criantes.

On meurt toujours de faim dans bien des pays déshérités par une nature hostile, pillés ou en guerre. Dans nos pays prospères où l'on tente d'expliquer par la crise économique de profondes inégalités qui ne sont pas d'hier, beaucoup survivent péniblement et sans faire de bruit.

Le 17 mars 2008, une première rencontre a réuni à Saint Martin d'Orly/Choisy, des personnes engagées dans des mouvements et associations centrés sur la solidarité, témoins ou attentives à des situations de pauvreté : financière, culturelle, sociale, humaine, manque de logement, sans papiers, femmes battues, non connaissance de ses droits, solitude devant ses problèmes... Toutes les associations ne sont pas chrétiennes, comme par exemple le Club de Prévention ou la Ligue des Droits de l'Homme.

Les échanges ont porté sur le pourquoi de l'engagement, les motivations et ce que cela apporte à chacun. Les associations nous permettent de voir beaucoup de situations, d'élargir et sensibiliser notre regard. Témoins de situations, nous avons à soutenir les initiatives et à nous en faire l'écho.

Regard porté sur ces réalités

Beaucoup de personnes sont en difficulté psychologique, mais on rencontre d'autres formes de pauvreté. Les femmes sont particulièrement touchées. Un tout petit coup de pouce permet à des personnes de se redresser et de retrouver leur dignité.

Les situations sont diverses et complexes, les causes nombreuses. Un problème dans la famille provoque tout un engrenage. Des personnes se trouvent devant un cumul de difficultés. L'accompagnement est primordial. Cela rompt l'isolement. Il est important pour les personnes de pouvoir s'exprimer. Elles ont besoin de trouver un lieu pour dire leurs difficultés sinon les problèmes sont accrus.

On a besoin de s'appuyer sur des partenaires aux compétences propres. Il est urgent de refaire le tissu social, de voir ce qui enclenche la pauvreté. Bien sûr, les questions concernant l'immigration sont partout présentes.

Ce qui nous motive

Il peut être pesant d'accompagner des personnes en difficulté. On ne repère pas toujours le mal-être des gens. Mais les voir soulagés est motivant. Être dans une association rend solidaire et dynamise. Le fait de travailler en équipe, permet de se soutenir, de parler des difficultés rencontrées, nous engage à connaître les associations sur le secteur.

Notre regard change quand on côtoie des personnes différentes ou en difficulté. Cela décentre nos jugements, nous aide à mieux les aimer telles qu'elles sont.

À une autre rencontre, nous nous sommes dit qu'il fallait mettre en place un pôle de vigilance sur les différentes pauvretés, pour conscientiser, susciter quelque chose, créer du tissu social.

En tant que chrétiens, nous sommes concernés. Cela est au cœur de la foi chrétienne.

Suzanne Cahen
Val de Marne

Une équipe au service des malades

Pour pouvoir dire qu'un service d'aumônerie catholique dans un hôpital s'inscrit positivement dans la société qui l'entoure, il ne suffit pas que ce service soit officiellement reconnu par la structure hospitalière comme c'est le cas dans les hôpitaux publics. Depuis onze ans que j'assure, avec d'autres, ce service dans les hôpitaux de Reims, je vois mieux quelles conditions permettent des échanges (dans les deux sens) entre le service que nous voulons rendre au nom de notre foi et les attentes de la société à l'heure où nous sommes.

D'abord, le fait que l'aumônerie ne se réduise plus à un homme-prêtre, comme cela a été le cas très longtemps, mais soit constituée d'une équipe mandatée d'hommes et de femmes proposant une rencontre aux patients, change très heureusement l'image que les gens peuvent avoir de ce service. Non seulement il n'y a plus la peur, de la part du malade, d'un empiètement autoritaire sur sa vie intérieure, mais la diversité même de l'équipe permet des entretiens généralement plus vrais et authentiques. L'ambition, partagée par les membres de l'équipe d'aumônerie, étant de pouvoir rejoindre le patient là où il en est de sa vie "spirituelle" (distinguée, autant que possible, de ses éventuelles attentes "religieuses"...) : c'est-à-dire tout ce qui donne un sens à sa vie, à tous les plans, tout ce qui peut l'aider à affronter l'épreuve qu'est toujours la maladie, afin de l'encourager, s'il l'accepte, à faire un ou deux pas de plus... Cela suppose, on s'en doute, une très grande qualité d'écoute (et c'est parfois fatigant...), l'absence de tout prosélytisme (même pour la bonne cause !) et le respect valorisé de tout cheminement humain dans sa vérité profonde. Cela rend évidemment nécessaire une formation, initiale et continue, pour les personnes qui désirent prendre leur place dans ce service d'Église.

Par ailleurs, dans notre société très sensible à la violence que peut générer toute affirmation religieuse abrupte, on ressent comme positif qu'une aumônerie catholique puisse travailler en bonne intelligence avec l'aumônerie protestante, et même avec l'aumônerie israélite ou musulmane. Dans mon hôpital central, ces quatre services ont un statut officiel et partagent un même bureau. Trois de ces aumôneries y assurent une permanence d'accueil pour les familles des patients, à certains moments définis. De plus, l'espace de prière, qui est commun, est utilisé très pacifiquement par ces trois aumôneries (catholique, protestante et musulmane). Et le climat fraternel qui émane de cette reconnaissance mutuelle est très largement apprécié de tous ceux qui pratiquent l'hôpital.

Enfin, l'accompagnement religieux des malades qui s'approchent de leur fin de vie trouve un cadre réconfortant dans le contenu de la loi Léonetti (votée à l'unanimité, il faut le souligner, en avril 2005), dont le double refus, de l'euthanasie active d'un côté, et, de l'autre, de l'acharnement thérapeutique, réalise un miraculeux équilibre (on peut souhaiter qu'il dure longtemps...) entre les positions très antagonistes qui s'opposent à ce sujet dans la sensibilité française. Cette loi n'est pas assez connue, elle n'est même pas toujours appliquée, mais elle est très proche de nos conceptions chrétiennes de la valeur et du respect de toute vie humaine.

En réalité, le service d'aumônerie est, tout à la fois, reconnu comme un vrai "service" par la direction hospitalière, et, en même temps, pas toujours ressenti comme tel par les personnels soignants, en fonction, pour une part au moins, du caractère et du comportement du membre de l'aumônerie dans ses contacts avec les médecins, infirmiers, aides-soignants et personnels d'entretien qu'il peut rencontrer lors de ses visites des patients. Dans sa singularité même, parfois dérangeante, le service d'aumônerie contribue largement à créer du lien entre l'ensemble des personnels hospitaliers eux-mêmes. À l'heure où les progrès de la recherche médicale spécialisent de plus en plus les soignants, où la réforme française actuelle de l'hôpital valorise, parfois à l'excès, la rentabilité des soins, il me semble qu'il serait gravement dommageable, pour la reconnaissance et la prise en compte de la personne même des malades dans sa singularité, que s'efface la présence reconnue d'un service comme celui qu'essaie de rendre une aumônerie.

Philippe Marniquet
Marne

Être laïque ? Pas si simple !

ou

L'enfer est pavé de bonnes intentions !

Le désir de bien faire peut parfois nuire à la réflexion, à tout le moins, la rendre très approximative.

Un article paru dans le bulletin de la ville dont je suis une élue, vient d'annoncer, avec un grand satisfecit de tout le conseil municipal, la mise en place d'un carré musulman au cœur du cimetière de la commune. Proposition adoptée à l'unanimité ! C'est assez rare pour que cela soit souligné.

Toutefois, ces propos consensuels ne témoignent pas du débat qui s'est déroulé en amont, au cours d'une réunion municipale.

Un lundi soir, donc, l'adjointe au maire chargée, entre autres, des questions de relations intercommunautaires, présente, sûre à l'avance de remporter un grand succès, le projet de ce "carré". Le dossier impeccablement traité comprenait les comptes rendus des différentes rencontres avec les représentants des communautés musulmane, juive et chrétienne. Rencontres qui aboutissaient à un accord sans restriction pour cette installation. Tout concourait d'ailleurs à ce succès, puisque le cimetière est orienté exactement comme il le faut et que, de ce fait, la disposition des tombes musulmanes ne devrait pas se différencier de celle des autres sépultures.

Ces échanges ont permis également aux uns et aux autres de connaître réciproquement les rituels liés à l'ensevelissement des morts dans leur religion.

Félicitations du maire pour ce travail rondement mené !

Oui, mais... Au milieu des louanges, une petite voix, la mienne, s'élève et vient jeter un peu de trouble. Bien sûr, je n'ai rien à dire sur la qualité du travail accompli. Bien sûr, il est normal que tout citoyen de la commune dispose d'une place au cimetière communal, mais quelque chose me chiffonne. Quelque chose qu'il me faut absolument exprimer et ce, même avec le risque de me mettre à dos tout le Conseil. Alors que j'étais tout à fait disposée à approuver cette heureuse initiative, juste avant le début de la réunion, j'apprends de la bouche d'un autre adjoint, en charge, lui, des cimetières, que la croix qui surplombait l'entrée de celui-ci n'a pas été replacée après les travaux de clôture, au prétexte que le cimetière est laïque et qu'il n'est donc pas autorisé de laisser un signe religieux à l'entrée. Cela, je le conçois fort bien en considérant la diversité de la population de la ville. En revanche, je comprends moins bien qu'à l'intérieur du cimetière où reposent déjà, pacifiquement et harmonieusement, des défunts d'appartenances culturelles diverses, un secteur soit défini comme étant réservé à une catégorie de la population, sur des critères religieux justement.

Au détour des informations transmises, j'apprends également que chez nos frères musulmans, le rituel de l'ensevelissement est une affaire d'hommes et que les femmes et les enfants ne sont pas admis sur le lieu.

La mort a ceci de bien, qu'elle nous place tous à égalité. Vraiment.

Je n'imagine donc pas que les défunts où qu'ils soient accueillis après leur décès, reproduisent les guerres de religion et de l'intolérance, les soirs de pleine lune ! Alors, pourquoi mettre en place cette discrimination ? De nombreux adeptes de religions différentes sont enterrés dans ce cimetière et j'étais sensible au fait de pouvoir, de tombe en tombe, parcourir le monde rien qu'en regardant les identités gravées dans la pierre. Le passage dans les allées de ce secteur dédié va-t-il être interdit aux femmes et aux enfants ?

C'est, paraît-il, parce qu'ils souhaitent se retrouver ensemble que ces ressortissants musulmans ont revendiqué l'installation de ce "carré". S'il s'était agi de regroupement par nationalité, je n'aurais sans doute rien opposé au projet, mais il s'agit en l'occurrence d'un critère religieux dans un lieu réputé au-delà des religions.

Le cimetière est laïque. Il est ouvert à tous, il ne doit donc pas y avoir, sauf sur les tombes qui sont personnelles et témoignent de ce qui faisait la personne ensevelie, d'indication signalant que ce lieu est voué à un culte

religieux particulier. Accessoirement, j'ajouterai qu'une telle répartition risque de désigner à quelques allumés l'endroit de profanations éventuelles.

Le débat intéressant qui suivit montra que mes arguments avaient ébranlé quelques certitudes. Il révéla surtout à quel point nous étions empêtrés dans les discours convenus (politiquement corrects) et le désir d'être conforme à une image idéale de "bon citoyen", tolérant, respectueux de l'autre et surtout, surtout pas raciste !

Qui n'a pas été confronté à une situation dans laquelle, pour échapper à cet adjectif infâmant, on laisse faire, on laisse dire n'importe quoi, parce que ce n'est pas important, parce qu'il n'y a pas de danger ? Combien d'enseignants se sont trouvés d'un coup déstabilisés par un élève, manifestement d'origine étrangère, manifestement ressortissant d'une religion différente, venant contester une sanction (quand ce n'est pas un cours) avec cette accusation terrible : "Vous êtes raciste" ?

Nous avons des difficultés avec certains garnements parce que nous ne savons plus nous positionner clairement. (Au fait, avons-nous encore une position ?) Nous avons souvent une attitude, dans ces situations, de coupable a priori.

De la simplicité, du bon sens, voilà ce qui nous fait défaut ! Si je sais qui je suis, d'où je viens, et, je l'espère, où je vais, je peux entrer en relation avec un autre, différent de moi.

La proposition du "carré musulman" a été adoptée à l'unanimité parce que, politiquement, il eût été incorrect qu'il en soit autrement. Mais il conviendrait vraiment que nous réfléchissions à ce que nous disons et laissons dire.

Dernièrement, je participais à une réunion préparatoire à un séjour en camping pour des enfants d'un centre social. Une dizaine d'adolescents, garçons et filles, d'origines et de cultures variées, étaient présents avec leurs parents (mamans surtout !). Deux responsables du séjour présentaient les lieux, les activités, les règles de vie de ce séjour. Rien que de normal. Jusqu'au moment où une maman maghrébine fait remarquer à l'animateur, maghrébin lui aussi, que son fils ne mange pas de porc. "Y a pas de problème ! la rassure-t-il. J'ai demandé aux autres. Ils sont tous d'accord pour manger Hallal !"...

Marie-Inès Silicani
Ardennes - 2 août 2009

🕮 Inscription chrétienne dans une société sécularisée

Guy Coq - Ed : Paroles et Silence 2009

213 p. - 18 €

On trouvera dans ce dernier ouvrage de l'auteur un certain nombre de ses textes qu'il est bon de garder en mémoire. Notamment sa conférence aux Évêques de France en novembre 2008, où il s'interroge sur ce que l'on entend par visibilité de l'Église et par l'indifférence supposée des non chrétiens à l'endroit de l'Évangile. C'est un appel à ne pas négliger la réalité de notre monde dans lequel la vie chrétienne s'inscrit, On y trouve également développées, les analyses que Guy Coq a partagé dans la presse sur la crise de l'Église du printemps 2009 : levée des excommunications des Lefebvriste, affaire Williamson, excommunication à Recife, affaire du préservatif. Une invitation d'un croyant à convertir la relation de défiance de l'Église à l'égard du Monde, à mieux comprendre la culture actuelle pour mieux se faire comprendre d'elle.

🕮 Transmettre la foi est-ce possible ?

Histoire de l'aumônerie catéchuménale
1971-1997
Jean-Marie-Swerry
Avec Christian Biot, Monique Chomel, Pierre de Givenchy et Jean Peycelon
Ed. Karthala, été 2009
300 p. - 23 €

Comment les Aumôneries de l'Enseignement Public ont-elles fait face au changement radical de mentalité des collégiens et lycéens auxquels elles s'adressaient dans les années 71-97 ?

Un petit groupe de responsables de ces années là qui intitulait la dynamique de sa recherche "aumônerie catéchuménale", a reconstitué la démarche et retrouvé les archives qui permettent d'entrer dans la logique de sa réflexion. Accueillir, faire grandir en humanité, annoncer Jésus-Christ, ces objectifs en tensions les uns avec les autres rompent avec le catéchisme traditionnel. Mais l'Église n'est pas alors prête à prendre en compte les bouleversements culturels. Elle semble aujourd'hui avoir un peu bougé. Mgr Dagens dans sa lettre aux catholiques de France avait repris ce terme de "catéchumenal" que nos Évêques mettent à l'honneur aujourd'hui nous invitant à une "initiation catéchuménale".

De bonnes raisons de lire ce livre : pour mieux cerner ce passé récent où nous avons été acteurs à différents niveaux et pour mieux comprendre comment entrer en relation avec ceux qui sont en attente du Christ aujourd'hui.

Donne-nous le courage

Donne-nous le courage
là où nous vivons chaque jour
de prendre position au nom de notre foi,
de ne pas mettre sous le boisseau
notre attachement au Christ,
même si cela doit nous amener ironie ou rejet,
Seigneur, nous te le demandons.

Donne-nous le courage
d'ouvrir nos yeux sur les injustices
qui viennent de l'argent, du pouvoir
ou de la lenteur des administrations,
et de les résoudre avec nos moyens,
au nom de notre foi,
même si cela doit nuire à notre tranquillité,
Seigneur, nous te le demandons.

Donne-nous le courage
de participer activement à la communauté d'Église
à laquelle nous appartenons,
afin qu'elle devienne le lieu où notre vie,
avec ses conflits et ses recherches,
se trouve éclairée par notre foi,
Seigneur, nous te le demandons.

Ne nous laisse pas au repos, Seigneur,
tant que notre foi n'imprime pas son exigence
sur l'éventail de toute notre vie.
Nous t'en prions, aide-nous à être des croyants
dans la pratique de chaque jour.

Charles Singer
Prière extraite de "Prier - n° 295

Différentes manières de s'inscrire dans la société : un regard de collègues français sur les chrétiens orthodoxes en Roumanie, l'exemple de l'Église d'Espagne, la réflexion d'un théologien brésilien sur l'Église de son pays.

Retour de Roumanie

Christine Antoine, Didier Tardif et moi sommes allés, fin avril, quelques jours en Roumanie pour rencontrer des collègues, membres des Équipes Enseignantes de ce pays. Au fil de nos déplacements et de nos rencontres nous avons essayé de comprendre, bien superficiellement sans doute, ce nouveau membre de l'Union Européenne.

Un voyage en train entre Bucarest et Bacau, un déplacement en voiture vers la Bucovine, quelques heures à Bucarest, quelques jours à Bacau, et nos regards sont accrochés par des contradictions. En ville, des immeubles neufs et de nombreuses banques affichent leur nouveauté et côtoient les "blocs" gris et dégradés qu'habitent nos collègues enseignants, comme la plupart des personnes des classes moyennes du pays. Le long des routes, des villages anciens aux rues en terre battue se prolongent par des maisons imposantes, neuves ou en construction, qui semblent dire la réussite de leur propriétaire. Sont-elles construites par des immigrés ?

Mais le plus surprenant pour nous qui venons d'un pays laïque, est l'omniprésence des Églises dans la sphère publique. La religiosité s'exprime non seulement dans les lieux de culte par des signes de croix répétés, des baisers aux icônes, des cierges allumés… mais aussi dans les rues, aux ronds-points où de grandes banderoles proclament "Christ est ressuscité". Nous arrivions en Roumanie juste après les fêtes de Pâques. Pour les Roumains, c'est un grand moment de l'année liturgique et l'occasion de nombreuses réjouissances. Ce jour-là on se salue en disant "Christ est ressuscité !" et l'on répond "Il est vraiment ressuscité !". Nous avons entendu se saluer de la sorte des invités à un débat télévisé. Pâques est une fête religieuse et sociale. Les rues et les magasins sont décorés comme chez nous pour Noël.

Les Roumains sont croyants et pratiquants. Nous avons participé à une messe catholique un vendredi soir, l'église était pleine et c'était la troisième messe de la journée ! Les églises sont trop petites pour accueillir tous les fidèles. Dans tout le pays nous avons vu se construire de nouveaux édifices religieux.

Quinze cultes religieux sont reconnus et aidés par l'État. Avec plus de 86 % de croyants, l'Orthodoxie domine nettement. En Valachie et Moldavie, les croyants de religion orthodoxe représentent la quasi-totalité de la population. L'Église catholique de rite latin est puissante en Transylvanie, elle concerne 5 % de la population du pays, tandis que 1,5 % des catholiques sont de rite grec. La communauté protestante regroupe 5 % des Roumains, avec un succès important pour les Adventistes, Baptistes et Pentecôtistes. Quelques musulmans (50 000 environ) le long de la Mer Noire et une communauté juive réduite à 20 000 personnes.

L'Église orthodoxe est en pleine renaissance. Les vocations sont nombreuses. Les popes et les moines, comme les prêtres catholiques, sont souvent jeunes, toujours écoutés et très respectés. L'Église orthodoxe compte plus de 8 000 moines et moniales qui vivent à l'écart du monde. Nous avons rencontré une religieuse, grand-mère mariée, qui habite un village de moniales (450 moniales) dont la prière est la principale activité. Contrôlée sous le régime communiste, l'Église orthodoxe est séparée de l'État depuis le début des années 1990. Le Patriarche Daniel pense que "les cultes sont autonomes face à l'État, mais en même temps ils coopèrent avec l'État pour le bien commun". C'est pourquoi l'Église orthodoxe assure l'assistance sociale en partenariat avec les autorités centrales et locales et avec les ONG internes et internationales. L'Église orthodoxe dirige de nombreuses institutions sociales (établissements pour enfants, pour personnes âgées, cantines sociales, cabinets médicaux et pharmacies sociales…). Plus de 10 000 professeurs enseignent la religion dans les écoles publiques. Après son intronisation, le Patriarche Daniel a créé un groupe de presse. "Cela permet d'une certaine manière à l'Église de récupérer sa place et son rôle naturel au sein de la société" d'après le P. Stoica.

Une nouvelle génération entre en scène ; les jeunes ont un fort désir de vivre à l'occidentale. Pour le Patriarche Daniel, le plus grand défi auquel l'Église est confrontée aujourd'hui est la sécularisation. "En d'autres termes, il s'agit d'une société qui se construit de plus en plus sans référence à Dieu, sans référence aux valeurs religieuses… La sécularisation est un vide spirituel".

Malgré tout, la Roumanie reste un pays très religieux. Comme nous le disait Cécilia : "l'Église est une oasis pour les gens face aux détournements de fonds, à la violence, à la crise très grave en Roumanie. L'Église apporte moralité, stabilité, confiance".

Maïté Martin

État, Église et Société en Espagne

Dès que l'on évoque l'Espagne et la religion, les mythes et les clichés viennent à l'esprit : intolérance religieuse, souvenir de l'Inquisition, poids de l'Opus Dei... À côté de ce catholicisme intransigeant – n'a-t-on pas dit, ironiquement, que les évêques espagnols étaient restés sans voix à Vatican II d'avoir trop crié lors du concile Vatican I, sommet de la réaction religieuse face au libéralisme ! – , cohabitent, non sans mal, des tenants d'une laïcité à la française dont le symbole reste le président Manuel Azaña (1880-1940) qui avait déclaré en 1931 que "l'Espagne avait cessé d'être catholique" et qui avait amorcé une politique de sécularisation.

Le drame est que ces clichés, malgré leur caractère factice, ont la vie dure et contribuent à déterminer des positionnements et des débats, devenant ainsi non plus des clichés mais des données du problème.

Le statut actuel de l'Église en Espagne est fixé par les accords du 28 juillet 1976 mettant fin au Concordat de 1953 signé par Franco. L'État espagnol abandonne son droit de présentation des évêques. La constitution démocratique, approuvée par référendum le 6 décembre 1978, stipule, en son article 16, la liberté religieuse. Tout en déclarant la neutralité confessionnelle de l'État, elle accorde à l'Église une prééminence de type historique. Cette rédaction suscita de vifs débats au sein du Parlement où l'opposition socialiste et communiste dénonça la mention explicite de l'Église catholique dans le texte constitutionnel. Cependant, animé par le souci de ne pas réouvrir une querelle religieuse douloureuse, l'accord se fit entre tous les partis.

Quatre accords sont signés le 3 janvier 1979 entre Madrid et le Vatican. Ils précisent le statut juridique de l'Église en Espagne, sa situation économique et son mode de financement, sa place dans l'enseignement et les affaires culturelles et enfin son assistance religieuse aux forces armées. Tout en étant devenu laïc, l'État espagnol n'est cependant pas complètement séparé de l'Église catholique. En 1987, une importante réforme de l'impôt sur le revenu a conduit le gouvernement à lier le financement de l'Église et des œuvres d'utilité publique à un acte volontaire du contribuable. Une case, dans sa déclaration des revenus, lui permet de destiner 0,70% de son impôt soit à l'Église, soit à des ONG. Il peut aussi laisser cette case vierge. La situation juridico-institutionnelle de l'Église en Espagne ressemble ainsi d'assez près à celle de l'Église catholique en Allemagne.

Convaincu que la sécularisation de la société espagnole est maintenant largement acquise, le gouvernement socialiste actuel entend "laïciser" définitivement l'Espagne et il porte son combat sur les questions de société avec en 2005 l'adoption du mariage homosexuel. Actuellement est étudié un projet de loi portant sur l'allongement de la durée légale pour une IVG actuellement de 10 semaines. La ministre de l'Égalité, Bibiana Aido, a déclaré récemment qu'un fœtus de 13 semaines n'était pas un être humain, lançant une polémique dans laquelle l'Église et la conférence épiscopale sont en pointe. Parmi les dispositions envisagées, la possibilité pour les filles de 16 ans d'avorter sans autorisation parentale ainsi que la distribution gratuite de la pilule du lendemain sans limite d'âge !

Au cours de la dernière campagne électorale en 2008, la vice-présidente du gouvernement María Teresa Fernandez de la Vega a annoncé l'intention de "séparer" l'Église catholique de l'État. On aura là une forte occasion d'affrontement social : une loi sur la liberté religieuse – en fait une loi ôtant à l'Église toute prééminence dans l'espace social – est en voie de rédaction. *En 2006, la Conférence épiscopale publiait des Orientations morales* pour l'actuelle situation de l'Espagne. Dénonçant une vague de laïcisme

sans précédent qui menaçait la réconciliation obtenue des Espagnols, les évêques espagnols portaient un jugement sévère sur le pays. Ils déplorent “une société qui s’affronte aux valeurs les plus fondamentales de sa culture, qui laisse déracinés la famille et le mariage, qui dissout les fondements de la vie morale, de la justice et de la solidarité” – mais discernent des “éléments positifs” dans la société actuelle – “le progrès matériel, les droits de la femme, de l’enfant, des personnes âgées, la sensibilité écologique”. Le dialogue entre Église et société est en train de virer au dialogue de sourds. La politisation extrême et le choix de la confrontation dans l’espace public – les nombreuses manifestations convoquées par l’Église à partir de 2005 et jusqu’en décembre 2007 –, le choix de certaines pratiques – le 21 juin dernier le cardinal-archevêque de Madrid a célébré fastueusement les 90 ans de la consécration de l’Espagne au Sacré Cœur de Jésus dont on sait la très forte connotation politique – les perversités du système médiatique dont on connaît les effets par rapport aux sujets d’ordre religieux, la faible capacité de l’Église espagnole actuelle à susciter des personnalités médiatiques ou charismatiques ainsi que l’exploitation électoraliste par José Luis Rodríguez Zapatero de ce thème qui mobilise la gauche expliquent cet éloignement vécu sur le mode de la déchirure ou de l’exclusion entre État, Église et société.

Benoît Pellistrandi
Paris

Au Brésil : l’Église vit encore dans l’illusion

La nouvelle situation, provoquée par la conquête du monde par le système capitaliste mondial, oblige à changer d’attitude face au monde. L’Église paraît muette et désorientée. Le Pape saura-t-il donner des signes prophétiques clairs dans ce monde néo-libéral ? Continuera-t-il à penser que la fonction de l’Église est d’offrir ce qu’on appelle sa doctrine sociale ?

Le Concile Vatican II proclame que l’Église est au service du monde et n’est pas une fin en elle-même.

Le Concile Vatican II proclame que l’Église est au service du monde et n’est pas une fin en elle-même. Sa finalité est le salut de tous les peuples, de l’humanité entière. Il reconnaît l’autonomie du monde et que ce n’est pas l’Église qui le dirige comme aux temps de la chrétienté. Mais les paroles disent une chose et la réalité est différente. Dans la pratique, une grande partie de l’Église agit comme s’il y avait encore, ou comme si on pouvait refaire, une nouvelle chrétienté semblable à celle de la première partie du 20e siècle.

Quand se réalisa la séparation de l’Église et de l’État au Brésil, les évêques ne suivirent pas les recommandations du Père Julio Maria, ils élaborèrent un programme de reconquête du pouvoir perdu, en profitant des structures de la société républicaine, de telle manière que l’Église puisse, dans la pratique, refaire une chrétienté. Ils adoptèrent comme priorité la stratégie de toujours : évangéliser au moyen des enfants et des institutions d’éducation. De fait, en un peu plus de 50 ans et sous la baguette du Cardinal Leme, grand admirateur de la nouvelle chrétienté d’Europe, l’Église du Brésil retrouva une grande puissance. On a dit que 80 % des élites brésiliennes avaient été éduquées dans des collèges catholiques. De nouveau, l’Église retrouvait une façade impressionnante et entre l’Église et l’État subsistait une connivence. La classe dirigeante sentait qu’elle avait besoin de l’Église pour maintenir le peuple dans la soumission, et n’épargnait pas les faveurs ni même les privilèges dont furent bénéficiaires les institutions catholiques.

Presque tous les pays latino-américains eurent une évolution semblable à celle du Brésil. Le modèle était “l’État-Providence” d’Europe occidentale : un capitalisme limité par une législation sociale protectrice des travailleurs, et la conservation des valeurs éthiques traditionnelles, surtout dans la famille. Cette nouvelle chrétienté n’a pas mis en question la structure du milieu rural et les paysans restèrent ignorés et sans influence. Le plan de la Commission Économique pour l’Amérique Latine s’arrangeait de ce modèle parce qu’il empêchait le grand capital mondial de s’emparer de l’économie nationale, bien qu’il eût déjà réalisé quelques incursions. Tout paraissait en paix. Les

accords entre les évêques brésiliens et le président Juscelino Kubitschek furent le symbole des relations harmonieuses d'une néo-chrétienté de fait, dans laquelle l'Église, officiellement sans pouvoir politique, l'avait en réalité, grâce à des relations cordiales entre le pouvoir religieux et le pouvoir civil, fédéral, d'État ou municipal.

Vinrent les régimes militaires qui ne changèrent pas fondamentalement la structure de la société sauf au Chili, où Pinochet introduisit le nouveau modèle de globalisation néo-libérale dès les années 70. Au Brésil, l'Église a assumé la défense des libertés civiles et des droits des citoyens, avec un certain succès : la répression y a été bien moindre qu'en Argentine ou au Chili ou dans les pays d'Amérique Centrale et il n'y a pas eu de grand conflit lié à la structure sociale et économique. Dans la pratique, les gouvernements militaires ont prolongé la phase antérieure et pratiqué un nationalisme qui les protégeait de la contamination par le modèle néo-libéral ; leurs politiques s'accordaient à la doctrine sociale de l'Église et les épiscopats ayant collaboré avec les gouvernements militaires invoquaient cet argument.

Après les régimes militaires, beaucoup, dont le clergé et l'épiscopat, pensèrent qu'on allait retourner au système antérieur, aussi harmonieux, de relations pacifiques où la doctrine sociale pourrait fournir l'idéologie des régimes de "Bien-être social" et pourrait même intégrer d'autres secteurs de la population comme les paysans. On pensait que le temps de la réforme agraire était arrivé. Et l'Église est restée silencieuse : le parti démocrate chrétien au pouvoir a pris la responsabilité de continuer ainsi.

Dans les années 90, est arrivée la "décennie de la honte" après la "décennie perdue" des années 80. Les pays latino-américains se sont ouverts au néolibéralisme et s'intégrèrent dans l'empire du néocapitalisme des grandes multinationales. Ce qui s'était passé dans le Premier Monde depuis les années 70 et surtout 80, entra en Amérique Latine, sans effet sensible sur la relation Église-Monde.

Sous des apparences démocratiques, le pouvoir a été transféré des États aux grands complexes financiers et aux multinationales. Les gouvernements se proclamèrent encore fidèles à la doctrine sociale de l'Église, mais le nouveau pouvoir économique mondial ignore complètement cette doctrine. Entre le projet de l'Église et le projet du grand capital il n'y a plus de contact. Le modèle économique invoque l'autorité de la science. Et contre la science on ne peut rien.

Les gouvernements se proclamèrent encore fidèles à la doctrine sociale de l'Église, mais le nouveau pouvoir économique mondial ignore complètement cette doctrine.

Cela signifie que la doctrine sociale de l'Église a perdu toute sa force, toute pertinence, parce qu'elle est inefficace, sans effet réel dans la société. C'est comme si elle n'existait pas. Aussi sommes-nous dans une situation nouvelle : une Église du silence au milieu d'une société guidée par la valeur suprême de l'argent, pour laquelle les normes sont la compétitivité et le renforcement du pouvoir. Personne ne lit la doctrine sociale de l'Église, parce que tous savent consciemment ou inconsciemment qu'elle n'est plus du tout en vigueur, elle est sans contenu réel et n'a pas d'application.

Alors l'Église doit exprimer son témoignage d'une autre manière. Aujourd'hui, publier des documents ou faire des discours manque de pertinence. Personne ne lit ces documents, proclamations, appels et ainsi de suite. Le monde actuel a besoin de recevoir des messages plus concrets, plus forts, qui arrivent à mobiliser les media et éveiller l'attention et l'émotion des masses.

Ce qui porte témoignage aujourd'hui ce ne sont pas les paroles, mais les gestes. Le geste de Daniel qui refuse d'adorer la statue en or. Où est la statue en or ? Elle est à Davos, au club de Paris, au FMI, à l'OMC. Elle est dans les multinationales. Les effets sont innombrables : mercantilisation du travail, réduction du travailleur en esclave de l'entreprise, exclusion sociale de la moitié de la population, favellisation des grandes villes et ainsi de suite. Ce ne sont pas de petits scandales isolés mais des faits immenses qui affectent précisément des êtres humains.

Ce qu'on attend ce sont des actions prophétiques de grande visibilité qui manifestent la parole de Dieu dans l'humanité, de manière qu'elle puisse, de fait, atteindre les multitudes. Un exemple : quand l'évêque de Barra a fait la grève de la faim pour appeler l'attention sur les mensonges et les injustices du projet de détournement des eaux du Rio São Francisco, tous les media communiquèrent la nouvelle. Cette simple action a réussi à provoquer un débat dans l'opinion publique nationale, et à faire suspendre, et peut-être annuler pour toujours, le projet. Si la Confé-

rence des évêques du Brésil avait publié un document, personne n'en aurait pris connaissance.

Au temps des régimes militaires, des évêques, de grande personnalité posèrent des actes prophétiques semblables au Brésil, au Chili et dans beaucoup de pays. La mort de Don Oscar Romero a été un signe extraordinaire. À l'époque les signes étaient destinés aux peuples dominés par des dictatures militaires. Aujourd'hui, l'ennemi c'est le système économique dictatorial mondial centré dans les pays du Premier Monde.

Avec le nouveau système de communication mis en place dans l'Église, toute l'attention des media s'est portée sur la personne du Pape Jean Paul II, qui a monopolisé le pouvoir des images. Il était l'unique catholique connu des media. Ce Pape avait le don de la communication et, consciemment ou inconsciemment, il voulait être l'unique étoile. Il réussit à donner à l'Église une visibilité impressionnante. Mais, globalement, son message était orienté de manière assez unilatérale. Il est impossible qu'une seule personne concentre en elle-même toute la mission de témoignage de l'Église.

Les œuvres catholiques ne sont plus des signes forts dans le monde d'aujourd'hui. Elles paraissent bien plutôt être des îlots, des refuges, des entités qui restent inconnues du reste du monde. Elles servent aux chrétiens traditionnels mais ne constituent pas une annonce de l'Évangile pour la grande masse des gens. Il ne manque pas de cas où le message diffusé par ces œuvres est que "l'Église est riche".

Si l'Église continue à réserver pour elle-même les meilleures forces des religieux et des laïcs, qui sera présent et qui portera témoignage dans les entreprises, dans les grands ensembles d'habitation, dans les favelas, dans les universités, dans les collèges et ailleurs ?

Aujourd'hui existent des milliers d'associations et organisations de lutte contre la société néo-libérale. Toutes ont besoin d'une idéologie, de projets concrets et de dirigeants honnêtes. Il y a place pour que les catholiques s'y manifestent comme serviteurs les plus désintéressés, les plus dévoués, les plus honnêtes. Ils peuvent être le sel de la terre, la lumière qui dans la montagne attire les regards.

Les exhortations officielles incitent les laïcs à porter témoignage dans le monde, mais comment peuvent-ils le faire, s'ils sont mobilisés au service des institutions catholiques ? L'institution utilise beaucoup de personnes qui pourraient être au milieu du monde. Il y a contradiction entre le discours officiel sur les laïcs et la pratique institutionnelle qui ne s'intéresse pas au monde. La hiérarchie devrait adopter une attitude plus claire et donner des orientations non contradictoires.

Le défi lancé aux chrétiens par le monde est aujourd'hui beaucoup plus grave qu'avant. Car le système est très fort, très autoritaire. L'économie néo-libérale a la force des empereurs romains. La pression psychologique qu'elle exerce est forte : dans les entreprises la surveillance est totale. Personne ne peut contester, personne ne peut protester, personne ne peut critiquer. Qui ne se soumet pas comme un esclave est suspecté et peut être éliminé. La liberté d'expression n'existe pas. Une campagne de lavage de cerveau manipule les esprits et obtient que tous se convainquent qu'il faut obéir, qu'il n'y a pas d'alternative et qu'on a de la chance d'être dans l'entreprise. Les media, les institutions, l'ambiance globale de la société, tout concourt à décourager une quelconque tentative de changement. Aussi porter un témoignage chrétien suppose de l'héroïsme. En même temps il faut être prudent comme les serpents. Seules des personnalités fortes, avec des convictions très solides, pourront porter témoignage. La majorité restera silencieuse. Dans la pratique et de fait, la majorité cède, et perd ses convictions propres. D'où la nécessité d'une préparation et d'un appui solide. Sans formation très profonde, personne ne pourra ouvrir la bouche dans la société, et tous répéteront les mensonges divulgués par les media.

La paroisse ne donne pas cette formation. Si on veut évangéliser le monde, il faut choisir comme priorité la formation de laïcs dans tous les milieux. Les meilleurs prêtres, les meilleurs religieux et les meilleures religieuses doivent être réservés pour cette formation. Assez de formation pour enfants ! Et il vaut mieux laisser des paroisses sans curé, car les laïcs peuvent assumer quasi toutes les tâches. Une première génération de laïcs formés peut aussi être formatrice. Mais cela exige dix ans. Si on n'a pas le courage de former des laïcs qui affronteront cette structure qui soumet les esprits, il

Si on veut évangéliser le monde, il faut choisir comme priorité la formation de laïcs dans tous les milieux

n'y aura pas de présence d'Église dans le monde, malgré tous les jolis textes et discours.

Prenons un exemple, la corruption sévit à tous les niveaux dans toutes les entreprises. C'est un fait mondial et pas typiquement brésilien. Les media parlent des cas de corruption dans la vie politique parce qu'ils peuvent le faire sans peur de la répression. Mais personne n'ose dénoncer les cas de corruption dans les entreprises, l'industrie, le commerce, les transports, les prisons, les écoles, les hôpitaux, les administrations publiques, et jusque dans le football qui est maintenant une grande entreprise. Tout le monde pratique la corruption. Comment changer cela ? Les lois ne s'appliquent pas parce que tout le monde occulte la chose. Personne ne sait rien, personne n'a rien vu ni entendu parler de rien. Qui va pouvoir être honnête et refuser d'entrer dans la corruption ? Il faut une énergie sans pareille !

La vie actuelle est une préoccupation permanente, pour ne pas perdre son emploi dans le cas de celui qui en a un, ou pour en chercher un dans le cas de celui qui n'en a pas, ou pour penser à des petits boulots afin de survivre pour qui a renoncé à chercher un emploi. Entre tous existe une compétition. Pour avoir un emploi il faut plaire, flatter, et, surtout, avoir de bonnes relations. Dans ces conditions, comment maintenir l'équilibre ? Comment vivre sereinement devant de telles menaces ? Seuls des héros peuvent se le permettre.

Le clergé, vivant dans des lieux privilégiés, ne connaît guère les réalités de la société et ne sait guère ce qui s'y passe. La hiérarchie n'est pas consciente des défis de la société actuelle. Penser qu'avec le développement ces choses s'amélioreront par elles-mêmes est un leurre car dans le monde développé ces problèmes sont plus durs encore.

La pression sociale est si forte que sans une profonde mystique on ne peut pas agir comme chrétien dans le monde. La formation paroissiale ne suffit pas (ceux qui vont au culte sont justement les personnes qui ne subissent pas cette pression permanente).

Sans une vie en constante présence de Dieu, personne ne s'en tire. Aujourd'hui la mystique ne peut être vécue dans un refuge loin du monde si on ne veut pas être un privilégié (sauf quelques vocations très exceptionnelles). Elle doit être vécue dans la société, comme dans les premiers temps, c'est-à-dire, dans une société contraire à l'Évangile, étrangère aux valeurs morales, dans une société sans amour où tous sont rivaux et tous peuvent être piétinés, renvoyés, abandonnés.

L'économie néo-libérale, la manière dont se fait la globalisation, n'est pas inévitable. Surmonter ce système est le grand défi du 21e siècle. Cela demandera du temps. Il y a un éveil, mais il manque encore la participation des chrétiens à cet éveil. Des hommes et des femmes pratiquent déjà une vie évangélique. Ils sont d'Église, mais il leur faut se reconnaître, se connaître et se solidariser en vue d'un appui mutuel. Ce sera le rôle des petites communautés. Sans petites communautés les héros se fatigueront et se décourageront. Avec une Église vivante, les héros peuvent se multiplier et changer ce monde.

Une terrible contradiction existe entre l'aspiration à la liberté qui naît lors de la révolution culturelle des années 70 et le système économique mondial qui exerce une dictature sur les corps et dans les esprits. Ceux qui seront à l'avant-garde de la lutte pour surmonter cette contradiction seront un signe. Le message de Jésus ne sera pas diffusé à partir du pouvoir, mais par des personnes héroïques qui se mettent à l'avant-garde du combat avec seulement la force de Dieu.

Sans petites communautés les héros se fatigueront et se décourageront. Avec une Église vivante, les héros peuvent se multiplier et changer ce monde.

J. C., théologien
Brésil

** Cet article a été publié à l'origine dans la Revista Eclesiastica Brasileira 265 (janvier 2007) 36-58, et gentiment concédé par son rédacteur, Fr. Eloi Dionisio Piva, à qui nous exprimons notre gratitude*

** Traduction de "As grandes incertezas na Igreja atual" faite par le Père Herve Camier avec la collaboration du mouvement "Nous aussi sommes Église".*

À propos de la Bible, pourquoi pas un livre d'art sur Marie-Madeleine ? Et pour une fois, un ouvrage consacré aux enfants, mais aussi très instructif pour les adultes ! Ceci est complété par un étonnant ouvrage sous forme de BD japonaise, c'est-à-dire de mangas.
Cette fois-ci encore, une page est consacrée à Simone Weil, recensions associées à l'une de ses prières.
Résurrection, poésie et musique, association possible ?
Les petits ne sont pas oubliés : nous leur proposons quelques albums "pour les journées qui commencent mal..."

Quel beau titre !

Isabelle Renaud-Chamska

Marie-Madeleine en tous ses états. Typologie d'une figure dans les arts et la littérature (IVe-XXIe siècles).

Cerf, coll. Histoire, 2008, 287 p., 27 €

C'est une véritable somme que présente Isabelle Renaud-Chamska qui, forte de sa grande érudition, n'hésite pas à commenter avec le style qu'on lui connaît aussi bien des ivoires du haut Moyen Âge et des miniatures des plus beaux manuscrits de nos bibliothèques que des peintures de toutes les époques, y compris des œuvres abstraites qu'il faut apprendre à lire et à décrypter. Déployant l'éventail de ses connaissances pour couvrir l'exégèse et la théologie, l'histoire et la littérature, l'auteur veut montrer comment à tous les siècles Marie-Madeleine a excité l'imaginaire. Démonstration hardie qui prend appui aussi sur des œuvres d'artistes contemporains pour laisser libre cours à une pensée très diversifiée !

Justement laissons-nous donc guider depuis la découverte du tombeau vide et la rencontre dans le jardin pour entrer dans la contemplation et écouter les explications savantes et variées de l'auteur. Sept chapitres dont certains sont intitulés effusions, diffusion, intériorité, élévation, illustrent sa démarche pour présenter ce qu'elle nomme elle-même une petite phénoménologie magdalénienne. Il faut donc accepter de se laisser entraîner dans ce parcours ésotérique pour saisir toutes les subtilités artistiques et littéraires que cette sainte et ses légendes auraient suscitées.

Félicitons les éditions du Cerf qui ont réussi l'exploit de publier ce livre d'art et de culture à un prix abordable sur papier glacé et dans une typographie remarquable. Environ une centaine de reproductions en couleur qui sont toutes d'une excellente qualité pour le plaisir des yeux et qui font de ce livre une mine de documentation pour les professeurs.

Christine Pellistrandi

Pour petits et grands

Jean Duchesne

Histoire sainte racontée à mes petits enfants.

Parole et Silence-DDB, 2008, 144 p., 23 €

Ce livre rendra de grands services, car on ne sait jamais comment aborder l'histoire sainte tant elle est complexe. L'auteur a pris le parti de présenter 65 épisodes de l'Ancien Testament depuis la création jusqu'aux héros qui ont fait l'histoire d'Israël, sans esquiver les aspects étranges et miraculeux qui posent problème à la logique enfantine. L'écriture est à la fois simple et précise et du coup on peut souhaiter que ces histoires, une fois qu'elles auront été racontées de vive voix par un adulte, l'enfant puisse se les approprier, feuilleter lui-même ce livre pour se familiariser avec tous ces personnages qui lui feront découvrir comment Dieu intervient dans l'histoire des hommes. La composition du livre est d'une pédagogie remarquable : une histoire par page accompagnée de son illustration suffisamment poétique pour faire rêver, les références bibliques du passage choisi sont indiquées. Avec beaucoup d'intelligence, quelques cartes permettent de situer dans l'espace géographique les lieux de l'entrée en Terre promise ou bien ceux de l'hellénisation. Un index des noms propres est commode et permet de retrouver facilement tel ou tel événement. Bien que destiné aux enfants, ce livre est à recommander à toutes les générations !

Chapiteaux de la cathédrale d'Autun

Christine Pellistrandi

Une BD étonnante !

Chilaya Tsutsumi et collaborateurs
Manga Le Messie.
Éd. BLF Europe, 2008, 287 p., 9,5 €

La BD peut-elle exprimer le mystère du Christ ? De plus, selon les mangas japonais ? Les auteurs, "sous la forme BD la plus populaire aujourd'hui", ont fait le pari de "faire passer" au mieux le sens de la vie de Jésus de Nazareth et de son message, en direction des enfants ("dès 9 – 10 ans", selon La Procure) et des jeunes (selon *Points de repère,* mai 2009). Leur intention est d'éclairer la question posée dans le sous-titre : "Est-Il venu détruire le monde ou le sauver ?". Pour cela, dans la Dédicace, ils se donnent pour exigence de "savoir ce qui s'est réellement passé". Suivant le titre, l'ensemble est centré sur la révélation de Jésus comme Messie. D'où les trois séquences : de la naissance de Jésus à sa manifestation comme Messie lors de la pêche miraculeuse (Lc 5, p. 102-105), puis des miracles du Messie en Galilée à la résurrection de Lazare ; enfin de l'entrée messianique de Jésus à Jérusalem à sa résurrection et son ascension. Le texte est basé sur la traduction de la Bible en français fondamental diffusée par l'Alliance biblique universelle.

Fidèle à la tradition des mangas, Jésus Messie est incarné en un personnage jeune, vigoureux, mais parfois austère, voire impassible. Son intériorité est exprimée dans la prière (p. 127 ; le Notre Père, p. 133), mais parfois simplement indiquée, à côté de son visage, par un terme ("sourire" p. 87…). Les apôtres, spécialement Jean, ont le dynamisme de la jeunesse (p. 129, p. 286-287). Les questions qui se posent portent sur l'utilisation des "quatre évangiles en un seul". Les auteurs se fondent globalement sur la chronologie de saint Jean : ils placent, par exemple, la scène des marchands chassés du Temple (Jn 2) au début du ministère de Jésus (p. 75-80), mais, avec les synoptiques, ils la reprennent à la Semaine Sainte (p. 218). Autre point, l'insistance sur le message moral du Messie Jésus (p. 130-135). Au repas du Seigneur le Jeudi Saint, autant la scène du lavement des pieds est développée (p. 233-235), autant l'institution de l'Eucharistie est brève, traitée en deux images seulement (p. 238)… De même, l'épisode eucharistique de la fraction du pain avec les disciples d'Emmaüs est trop elliptique (une seule image, p. 271). Le récit s'achève sur l'interpellation : "À toi de décider maintenant" (p. 280).

À la fin, le livre donne des "outils" utiles : une cartographie de la Terre Sainte, une présentation des personnages (de Joseph à Ponce Pilate) et de groupes (Pharisiens, scribes… p. 284-285), et un vivant portrait des Douze. Ce *Manga le Messie* ne manque pas d'intérêt. D'une part, pour les enfants et les jeunes, en lecture continue : une certaine force se dégage des images et de la tonalité des scènes. Par ailleurs, pour se réalerter sur un certain nombre d'aspects de la personne de Jésus, de son message, de ses appels. Un approfondissement en groupe (de jeunes, d'animateurs…) peut s'élaborer sur cette base.

Pierre Fournier

Autobiographie

Simone Veil
Une vie.
Stock, 2007, 399 p., 22,50 €

Une autobiographie attendue depuis longtemps, "libre, véhémente et sereine", malgré les combats que tout le monde connaît déjà, ceux de la juive déportée à Auschwitz et de la fameuse femme politique auteur de la loi sur l'IVG et défenseur de la femme en général. C'est la sérénité, la modestie et surtout une certaine pudeur qui domine le style de l'ouvrage, surtout dans le récit des moments les plus dramatiques – on le comprend.

Mais aussi on aurait aimé, par exemple, en savoir plus sur sa vie au camp, sur l'énigme de cette femme kapo qui, séduite par sa jeunesse et sa beauté, la transféra avec sa sœur, en un lieu de travail un peu plus doux, qui leur sauva la vie. Mais S. Veil elle-même n'a jamais pu lever l'énigme. On admirera les belles photos qui illustrent l'ouvrage et surtout on révisera, à travers cette vie engagée, la tranche d'histoire européenne que nos générations devenues seniors ont vécue comme enfants, adolescents, adultes en même temps que S. Veil. Parmi les onze chapitres aux titres sobres non accrocheurs, on participera à cette "enfance niçoise", à cette "nasse" que fut la rafle des Juifs, à "l'Enfer des camps" et surtout à l'effort difficile du "revivre" bien connu de tous les déportés, incapables de se faire comprendre. Puis vient la vie du "magistrat", de la femme politique et de la Citoyenne de l'Europe et des documents comme les discours de S. Veil au Parlement européen, aux Nations Unies sur la mémoire de l'Holocauste par exemple et qui sont autant de monuments historiques. À lire avec toute la sympathie et l'admiration possibles, à garder dans les archives de l'Humanité combative et peut-être "résiliente", comme dirait Cyrulnik… mais qui saura jamais ?

Denise Van Canéghem

Avec Simone Weil

ROBERT CHENAVIER
Simone Weil, l'attention au réel.
Éd. Michalon, coll. Le bien commun, 2009, 126 p., 10 €

Philosophe, Robert Chenavier a publié sa thèse sur "Simone Weil, une philosophie du travail". (Cerf, 2001). Président de l'Association pour l'étude de la pensée de Simone Weil, il nous donne ici une excellente présentation de sa vie et de son œuvre, à la fois abordable et très documentée. Passant de la "vie réelle" au "pays du réel", se faisant "philosophe en classe ouvrière" au rythme des machines, S. Weil a élaboré une pertinente philosophie du travail et une critique sociale mettant en lumière "les contradictions de Marx". Par ailleurs, juive athée au départ, S. Weil a été critique envers le judaïsme. Est-ce de "l'anti-hébraïsme, de l'antijudaïsme ou de l'antisémitisme ?" (p. 81-85). Tout en étant en contact avec des chrétiens (Gustave Thibon, le Père Perrin, dominicain...), S. Weil s'est livrée à un "nettoyage philosophique du christianisme". Se questionnant sur le baptême, elle est restée "sur le seuil de l'Église". Approfondissant à la fois la philosophie et la spiritualité, S. Weil développe les éléments d'une authentique mystique et d'une "théologie des religions" (p. 73). Elle reconnaît qu'on ne peut "jamais trop résister à Dieu si on le fait par souci de la vérité". En même temps, elle vit le déchirement de ne pas pouvoir "penser ensemble dans la vérité le malheur des hommes, la perfection de Dieu et le lien entre les deux". R. Chenavier termine sur l'intuition de S. Weil de la "décréation" : le Dieu Créateur se retire (la décréation) pour que l'être humain ait l'espace de s'associer à son œuvre, en diverses voies, sans exclure la souffrance, pour "achever la Création". D'où la question ultime : comment "signifier l'absolu en ce monde" ? Une importante bibliographie achève ce stimulant ouvrage (p. 117-123).

Pierre Fournier

PRIER, C'EST CONTRAINDRE DIEU À SE RÉVÉLER

Astres en feu peuplant la nuit les cieux lointains,
Astres muets tournant sans voir toujours glacés,
Vous arrachez hors de nos cœurs les jours d'hier,
Vous nous jetez aux lendemains sans notre aveu,
Et nous pleurons et tous nos cris vers vous sont vains.
Puisqu'il le faut, nous vous suivrons, les bras liés,
Les yeux tournés vers votre éclat pur mais amer.
À votre aspect toute douleur importe peu.
Nous nous taisons, nous chancelons sur nos chemins.
Il est là dans le cœur soudain, leur feu divin.

Simone Weil
Cahier IV 396

JOSEPH MARIE PERRIN
Mon dialogue avec Simone Weil. Centenaire de sa naissance.
Nouvelle Cité, coll. spiritualité, 2009, 187 p., 20 €

On connaissait depuis longtemps la relation spirituelle intense que S. Weil noua dès 1941 avec le Père Perrin, dominicain aveugle qui a priori n'avait rien de commun avec cette Juive agrégée de philosophie, révoquée par la loi de Pétain. Et pourtant, un dialogue très profond va se nouer entre ces deux êtres d'exception. Ce sont ces dialogues et la correspondance, qui pour la première fois sont publiés intégralement. On y sent non seulement la philosophe perplexe, ses contacts ambigus avec le catholicisme sinon le Christ, avec aussi le monde ouvrier, puis rural, mais surtout la mystique qui a déjà fait une ou deux expériences de Dieu à Assise, à la lecture de l'évangile et jusque dans le malheur absolu, celui qui prive le malheureux du sentiment qu'il est un être et qui le livre comme le Christ à la tentation du désespoir. Simone se sentira cependant toujours abandonnée, exclue aux portes de l'Église où par le souci de vérité, elle n'entrera jamais. On lira avec émotion les moments de rencontre et de séparation qui ont rendu à jamais ces deux êtres complémentaires pour nous. À lire et méditer longuement la longue lettre intitulée "biographie spirituelle", où l'on rencontrera la réalité concrète de thèmes centraux chez S. Weil comme le malheur, le sentiment de l'esclavage, l'obéissance intérieure, l'attention, la probité intellectuelle qui l'a maintenue hors du dogme et des sacrements malgré leur "éclat véritablement angélique" et les offices vécus pendant une semaine à Solesmes et autres lieux où "le Christ est descendu et l'a prise". On sera peut-être étonné par l'importance de la récitation de certains poèmes en même temps que son refus ascétique de la prière dont elle se méfiait du pouvoir d'auto-suggestion, contrairement à Pascal ("abêtissez-vous, pliez la machine"). Le père Perrin n'a jamais pu la persuader de pratiquer cette prière pourtant si importante en Christ. Il ne faut rien provoquer mais attendre qu'il vienne – par probité.

Denise Van Canéghem

De la résurrection

Michel Hubaut

Du corps mortel au corps de lumière.

Cerf, 2009, 272 p., 22 €

L'auteur, franciscain et théologien, invite les chrétiens à explorer la Résurrection, celle du Christ d'abord, et, en conséquence, la nôtre, hommes du XXIe siècle concernés par cet événement inouï d'il y a deux millénaires.

Un langage simple et précis, accessible à tous et qui fait pénétrer très profondément dans ce mystère. Page après page, les hommes qui ont vécu ces journées qui ont vu la mort et la Résurrection, ces hommes qui nous transmettent la bonne nouvelle "Christ est ressuscité, nous en sommes témoins", ces hommes-là nous deviennent contemporains. Ils deviennent des personnes ordinaires, susceptibles de désespérance (les deux pèlerins d'Emmaüs), de lâcheté (Simon Pierre), de recul devant les difficultés terrestres (Jacques et Jean resteraient bien sur la haute montagne de la Transfiguration) ; comme nous ils ont des réactions davantage dictées par les préjugés de leur époque que par l'Esprit Saint (comment croire le témoignage des femmes ?).

Et pourtant, textes bibliques et évangéliques à l'appui, Michel Hubaut nous l'affirme, nous aussi nous serons transfigurés, comme le Christ le fut aux yeux de deux disciples.

Le moins que l'on puisse dire c'est que la lecture de ce livre renouvelle notre regard sur la signification de la Résurrection.

Marie-Thérèse Drouillon

Poésie

Jean-Pierre Lemaire

Figure humaine.

Gallimard, 2008, 95 p., 13 €

La poésie n'est pas séparée de l'expérience commune. Pour Jean-Pierre Lemaire, être poète c'est comme Marcher dans la neige (titre d'un essai sur le rôle de la poésie qu'il vient de publier chez Bayard). Son recueil *Figure humaine* part de notre réalité pour l'éclairer et l'alléger : menus éclats de la vie quotidienne ou scènes de rue, comme le marché de Naples. Ses poèmes peuvent, aussi, comme "Auschwitz", dire la folie des hommes et la confiance en Celui qui garde "l'étoile de chacun". Mais tous participent d'un cheminement dans la foi et de l'attention portée aux signes d'espérance afin d'apprendre à vivre en esprit et en vérité. Jamais la poésie de J.-P. Lemaire n'a été si lumineuse, si solaire. Il capte avec tendresse les contours des choses, les rayons éclairant les pieds d'une croix, ou, dans le jardin, la couleur mauve des phlox plantés par son grand-père, devenue si vibrante qu'"un sourire âgé/ remonte dans les fleurs".

Quant à l'épreuve de la pauvreté intérieure qui sépare et dénude, elle rapproche du cœur du monde et du cœur de Dieu. Peu à peu se restaure une connivence heureuse, jusqu'au moment où est enfin reçu le don de se sentir "de plain-pied avec toute la terre", et de se fondre en "frère mineur" au peuple des humbles et des infirmes. Ce sont eux qui révèlent la vraie nature de la "figure humaine", celle que le Christ nous a pour toujours redonnée.

Jeanne-Marie Baude

Musique

Florent Schmitt

Quintette avec piano,

Hasards (quatuor avec piano).

Christian Ivaldi, piano – Quatuor Stanislas - Tympani 1C 152

Florent Schmitt est sans doute l'un des plus français des musiciens (1870-1958), farouchement indépendant, "être soi-même" sera sa devise. Ce quintette avec piano est une œuvre phare d'une redoutable difficulté et rarement à l'affiche des concerts, mais qui reste une remarquable leçon de composition de musique de chambre : structure très serrée de l'écriture, un beau lyrisme bien retenu et une grande force intérieure. Les couleurs discrètes sont ravissantes et délicates sans qu'elles ne s'imposent. Finalement ce Quintette s'inscrit dans les grandes traditions de la musique de chambre de l'école française de la fin du XIXe et début du XXe siècle : Gabriel Fauré, Claude Debussy, Maurice Ravel, César Franck... À ne pas manquer.

Mozart

Symphonies n°25 K.183 (sol mineur), N° 26 K.184 (mi bémol majeur), N°29 K.201 (la majeur).

Le Cercle d'Harmonie, dir. Jérémie Rhorer.

Virgin classics 3486829 - Distr. EMI

Une véritable fête mozartienne offerte par le jeune ensemble "Le Cercle d'Harmonie" dirigé par le non moins jeune chef Jérémie Rhorer. Cela donne un Mozart rajeuni dans ces trois célèbres symphonies, qui avaient pris un coup de vieux dans des versions tellement classiques et usées qu'elles semblaient avoir perdu leur âme. Du meilleur Mozart qui respire la beauté, l'élégance et la force intérieure. À recommander....

Claude Ollivier

Des albums... pour les journées qui commencent mal

Un câlin et tout va bien

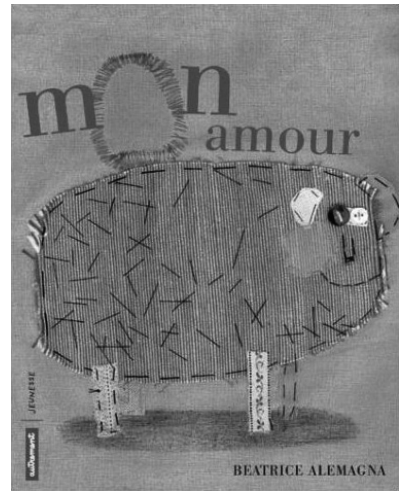
de Pierrick Bisinski,
L'école des loisirs,
2007, 8,50€

Ce matin, rien ne se passe comme prévu pour Petit ours gris. Tout va très très mal, du bol qui se renverse au chat qui le fuit, sans compter les vêtements introuvables... Bref, la journée s'annonce vraiment mauvaise, et Petit ours gris en a les larmes aux yeux. Heureusement que Maman est là...

Cet album aborde de façon très directe les tracas du quotidien que peuvent rencontrer nos tout-petits. Rien de bien grave, mais quand ça s'accumule, ça fait comme une boule dans la gorge. Facile d'accès à la façon de Petit Ours Brun, ce livre permet d'exprimer des frustrations et des colères avec la certitude que tout finira bien grâce à un gros câlin.

Mon amour

de Béatrice Alemagna,
Autrement jeunesse, 2002, 12,50€



"Je suis un animal étrange. Un truc bizarre, avec les poils d'un chien et la tête d'un cochon". Bref, une sorte de bête que tout le monde essaye de faire rentrer dans ses catégories habituelles : un chien, un lion, un pigeon ou même un rat. Sauf que c'est énervant, à force, de ne jamais être reconnu pour ce qu'on est. Heureusement qu'il existe des êtres extraordinaires qui n'ont pas besoin de savoir ce qu'on est pour nous aimer !

En quelques lignes, cet album nous montre comme les mots peuvent enfermer. En cherchant à tout prix à mettre l'autre dans une case, on empêche la rencontre et la relation vraie. Ce thème essentiel est ici abordé très simplement, à travers les rencontres que fait l'animal bizarre. Aucun ton moralisateur, aucune parenthèse pour donner du sens. C'est donc à l'enfant d'analyser ce que ce texte éveille en lui, si possible avec l'aide d'un adulte. Une très belle histoire accompagnée d'illustrations originales à base de tissus et broderies...

Comme chaque matin

de Christian Voltz,
Éditions du Rouergue, 1998, 11€

Comme chaque matin, Monsieur Léon a du mal à se lever. Il n'a pas envie d'aller travailler, mais il le faut bien... Comme chaque matin, c'est la course : le robinet fuit, une chaussette a disparu, le lait déborde et Monsieur Léon est pris dans les embouteillages... Comme chaque matin, Monsieur Léon est en retard, et son patron n'apprécie pas. Et en plus, comble du comble, Monsieur Léon a mis une cravate jaune au lieu de son habituelle cravate grise. Il sera donc la risée de ses collègues ! Quelle mauvaise journée en perspective...

Avec beaucoup d'humour, Christian Voltz nous emmène dans son univers farfelu où les chaussettes ronflent sur des cintres alors que des araignées se cachent dans les toilettes. Chaque image regorge de petits détails amusants et la mise en forme du texte (taille, couleur, situation dans la page...) donne une réelle présence au personnage. En quelques pages, on s'attache à lui et on a la gorge nouée avec lui. Quel soulagement quand on découvre avec lui qu'un malheur peut cacher un coin de rêve heureux !

Outre la rencontre des responsables dont vous avez trouvé un écho page 5, nous vous parlons ici de différentes rencontres qui ont eu lieu cet été et même au printemps. D'autres échos seront disponibles sur le site ou dans un prochain numéro.

Équipes Enseignantes Internationales

Les délégués du Bureau International se sont retrouvés dans la maison de la rue Ernest Lacoste du 13 au 25 juillet 2009. Rosalinda Francia pour l'Asie, Mirtha Villanueva pour l'Amérique Latine, Paulette Molinier pour l'Europe, Monique Judenne pour le secrétariat de Dialogue et Coopération et le Père Hervé Morissette ont accueilli le nouveau délégué d'Afrique Thomas Kassi.

Outre les exposés sur la géopolitique et la vie des Équipes Enseignantes dans le monde, le travail de l'équipe a porté sur l'analyse des situations des enseignants et des membres du Mouvement, en particulier au regard de la crise économique et sociale généralisée. Une réflexion a accompagné les nombreux témoignages, notamment sur les moyens de réagir, avec d'autres, par des engagements non-violents afin de résoudre, à plus ou moins long terme, les graves problèmes auxquels ils sont confrontés.

La prière communautaire, le partage quotidien de la Parole et des célébrations eucharistiques ont intensifié les relations de fraternité établies pour certains depuis plusieurs années, sans oublier l'amitié chaleureuse de tous les amis bénévoles (traducteurs, cuisinières, équipiers de passage) qu'apprécient particulièrement les délégués venus de loin.

Paulette Molinier

De la formation à la citoyenneté, à la citoyenneté européenne

C'est le parcours qui s'est dessiné devant les 123 participants à la Rencontre du SIESC à Strasbourg, du 22 au 28 juillet dernier. Venus de 15 pays dans et hors-Union Européenne, ils ont exploré ce parcours entre les interventions[1] de Paul Valadier, sj, qui a débroussaillé les aspects philosophiques et théologiques de la question, de Jean-François Boulanger, historien à Reims, qui a décrit le passage du "sujet" au "citoyen" depuis la Révolution, et Pierre-André Dupuis, qui les a fait réfléchir sur les aspects éducatifs et pédagogiques concernant plus directement les enseignants qu'ils sont.

Une rencontre mémorable a puissamment illustré ces réflexions, celle de Catherine Trautmann, députée européenne, qui en marge de la visite du Parlement Européen nous a reçus pendant une heure et fait partager à la fois l'organisation du travail du Parlement et la recherche du consensus qui en est la règle (on ne s'en doute pas toujours en France…), et son inquiétude devant la montée de l'abstention aux élections européennes et la croissance des partis ouvertement anti-européens. Matière à réflexion…

Ajoutez à cela un programme culturel qui nous a fait découvrir Strasbourg, Sélestat et Colmar, mais aussi la place de l'économie alsacienne dans l'Europe, des liturgies vivantes, expressives et multilingues qui ont intéressé beaucoup de collègues d'Europe de l'Est en particulier, et une organisation sans faille pour prendre en charge tout ce monde, et vous avez une rencontre incontestablement réussie.

Pour CdEP, qui en était l'organisateur, c'est d'autant plus important que le très bon travail d'équipe qui a rendu tout cela possible a été pris en charge autant par les ex-EE que les ex-PU, et dans une complète harmonie. C'est dans l'œuvre commune que CdEP continue de se bâtir, et nous pouvons en rendre grâce !

Gérard Fischer, Reims

1/ Les textes des interventions sont disponibles à l'adresse : www. SIESC.eu

Dates à retenir

17 - 18 avril 2010	22 - 26 août 2010	26 - 28 août 2010
Issy-les-Moulineaux	**Besançon**	**Besançon**
Assemblée Générale et Rencontre nationale	Session des enseignants en activité	Rencontre des responsables CdEP

Retraités : Journées parisiennes 2009

Depuis de longues années déjà, les membres retraités des Équipes Enseignantes, essentiellement de la région parisienne dans les premiers temps, se retrouvent, en général avant Pâques, pour deux journées de réflexion et d'échanges autour d'un thème choisi par eux et mis en œuvre par celles et ceux qui veulent bien le prendre en charge.

Fin mars dernier, les 26 et 27, la salle Saint Jean Eudes, de la paroisse du Saint Esprit, accueillait une quarantaine de participants invités par Arlette Bailleul et Hélène Vulin, au nom de Chrétiens dans l'Enseignement Public. Ces deux équipières avaient bien voulu, une fois encore, se charger d'organiser la rencontre et de travailler autour du thème retenu l'année précédente avec les intervenants qu'elles avaient sollicités.

Ce préambule exprimé, le propos de cette page n'est pas de donner un compte rendu des conférences et des échanges, mais de souligner quelques-uns des aspects marquants et particulièrement en phase avec l'actualité de notre vie ecclésiale dans le temps que nous vivons, aspects qui ne peuvent manquer de nous interroger. En effet, le thème que nous avons abordé se déclinait de la manière suivante :

Différentes approches du Christianisme

Œcuménisme

Chacun des trois intervenants a une histoire, un cheminement personnel et œuvre aujourd'hui sur le terrain, soucieux d'ouverture, de relations fraternelles, avec l'approfondissement de sa propre tradition.

Le Père Yves Dulac, recteur de la paroisse orthodoxe St Jean Cassien et Ste Geneviève à Paris, secrétaire de la Métropole Roumaine d'Europe, a d'abord témoigné de sa rencontre avec l'Orthodoxie dans son parcours spirituel. Chrétien de tradition catholique romaine, il a été fortement attiré par la beauté liturgique, par l'aspect de la louange dans laquelle tous les sens ont une grande importance et sont sollicités tant par les icônes que par le chant, le mouvement, les parfums. Pour lui, sa démarche vers l'Orthodoxie lui donne le sentiment d'accomplir une montée.

Son propos n'en est pas resté au témoignage. Il a bien sûr rappelé l'Histoire et ses diverses péripéties conduisant à la rupture de 1054. Mais, bien loin d'en rester à ce qui a divisé, et ce qui continue à diviser, surtout aux yeux de certaines des Églises autocéphales, il a rendu grâce pour tout ce qui est commun aux deux traditions orthodoxe et catholique romaine, rendu grâce également pour toutes les rencontres, tous les gestes significatifs accomplis depuis le Concile Vatican II et le Pape Jean XXIII.

Pour lui, différents ne veut pas dire inexorablement séparés. C'est l'Esprit qui est vie, c'est l'Esprit qui fait grandir l'unité.

Le témoignage de Julia Rafenonirina-Darsot, pasteure de l'Église Réformée de France à Choisy-le-Roi, s'il a été différent dans son ton et dans les points soulignés, a exprimé avec force l'engagement au service d'une communauté accueillante à tous. Le passage du monde malgache au monde européen ne peut manquer de colorer de manière particulière une façon de vivre les diversités, de recevoir la Parole de Dieu, primordiale pour tout protestant, et d'adorer Dieu seul. "À Dieu seul, la gloire". En face de Lui, rien n'est sacré ni absolu.

Julia a beaucoup insisté ensuite sur quelques points d'histoire marquants, nous rappelant au passage que "protestant" n'est pas en rapport avec notre verbe "protester", mais plutôt avec "attester", c'est-à-dire attester de l'Évangile. Elle a également souligné le primat de la Foi, de la Grâce, du permanent travail intérieur de l'Esprit Saint, de la nécessité d'une réforme incessante des Églises.

Il revenait ensuite au Père Jean Duval, aumônier d'équipe dans l'Essonne, après ces témoignages et ces échanges fraternels de rappeler le cheminement de l'œcuménisme dans l'Église catholique avec des figures, celles du Cardinal Newman, du Père Portal, du Père Couturier..., du travail du Groupe des Dombes, de l'apport si fort de Vatican II.

Mais il reste à construire demain, à mieux connaître la Bible, notre propre tradition, celle des autres. Il faut travailler sur l'essentiel, quitter le culturel, entrer vraiment dans l'Incarnation et devenir ainsi, avec Dieu, artisan de l'unité du monde, de l'unité de la création.

Pierre Darnaud

Lourdes avec le CCFD

Nous étions cinq de CdEP à venir à Lourdes pour participer à l'espace-rencontre du CCFD. Ce lieu d'accueil, situé dans une rue passagère un peu à l'écart des sanctuaires est un havre de paix et de calme.

Nous étions là aussi, pour informer les personnes venant de tous les pays du monde, de l'existence du mouvement tant en France qu'au niveau international. Nous pouvions proposer, outre des dépliants, les revues *Lignes de crêtes* et *Entre-Nous* en anglais, espagnol et français.

De nombreux pèlerins viennent à Lourdes en groupe, en famille ou individuellement. Les gens arrivent avec tout le poids de leur vie. Ils marchent dans la ville en suivant le trait bleu du Jubilé de 2008, pour aller d'un lieu à l'autre.

Nous les regardons passer, beaucoup sont étrangers (surtout italiens et indiens). Ils ne s'arrêtent pas à nos sollicitations par peur de perdre le groupe. Leur programme est très chargé pour tout visiter et suivre les différents moments de culte et de célébration. Tout est prévu d'avance et il est difficile de faire une proposition d'ouverture à la solidarité internationale, même si nous avons été témoin de toute la solidarité dont chacun fait preuve à tout instant. Ils manquent de temps libre pour ajouter d'autres questionnements. Quant aux enseignants y en a-t-il parmi ces personnes qui montent ou descendent la rue du Bourg ?

Un autre monde passe et vit dans la rue menant au sanctuaire : des riverains, des hôteliers ou restaurateurs, des commerçants. Tout se vend : du petit cierge au gros cierge d'un mètre cinquante et quinze à vingt centimètres de diamètre ! Des vierges de tous styles, aux yeux qui suivent le chaland, d'autres sous la neige... pour tous les goûts ! Bidons vides à remplir et une quantité d'objets qu'il serait trop long et fastidieux de décrire. Les enseignes des hôtels et magasins sont révélatrices de l'époque et de la mentalité des propriétaires ! On peut vraiment se poser des questions sur l'image de foi que l'Église envoie à la société. Les marchands du Temple ne sont pas loin !

Mais à l'entrée du sanctuaire tout est stoppé. Place aux dévotions. Que viennent chercher tous ces gens à Lourdes ? Cette foi populaire peut paraître fondée sur des objets (cierges, médailles, toucher le rocher, boire de l'eau...), mais nous ne sommes pas de purs esprits et nous avons tous besoin de symboles, de signes qui nous parlent quand les mots nous manquent. La formation reçue par notre génération ne nous a pas orienté vers ce type d'expression et tous ces gestes peuvent nous heurter plutôt que de nous inviter à la prière.

Nous avons pu participer à deux célébrations. Les homélies ont été des catéchèses sans lien avec l'actualité et la responsabilité de citoyen que nous sommes tous.

Cependant nous avons eu la chance les uns et les autres de discuter avec des pèlerins. L'utilisation d'un jeu sur les causes du non-développement des pays du Sud, a permis d'amorcer des échanges, enfants et parents se laissant questionner. Il était difficile d'aller plus loin. Pourtant quelques-uns ont bien voulu s'informer davantage, et grâce aux expositions, nous avons eu un support pour expliquer les missions du CCFD.

Grâce à des contacts pris auparavant par l'animatrice de l'espace-rencontre il a été possible de recevoir dans les locaux un groupe d'adultes et un groupe d'enfants faisant partie d'un pèlerinage. Une autre animation a pu se faire auprès du pèlerinage des malades du diocèse de Metz dans les locaux de l'Hospitalité de Lourdes (20% de malades mentaux et 80% de personnes ayant des problèmes physiques)... Bien que rapide (elle s'est faite entre un chemin de croix et le repas) ce fut un temps particulièrement fort, autant du fait de l'intensité de la relation entre les malades et les hospitaliers que de la qualité de l'animation du pèlerinage et de l'ouverture des organisateurs.

Nous avions besoin de cette première prise de contact à l'espace rencontre du CCFD pour mieux comprendre la place du CCFD dans un tel lieu, et comment, CdEP, membre de la collégialité du CCFD, peut prendre toute sa place et participer au bon fonctionnement de cet espace. Pour toutes ces raisons et à cause du nombre de personnes qui passent là, il nous paraît intéressant d'être présents à Lourdes.

Dominique, Jean et Mireille,
Michèle, Suzanne

Nos deuils

De nombreuses personnalités qui ont marqué notre histoire et participé activement à la vie de la Paroisse Universitaire et des Équipes Enseignantes nous ont quittés récemment. La place nous manque pour leur rendre ici, à tous, l'hommage qu'ils méritent. Mais notre site publie en détail les textes qui nous sont parvenus. En particulier vous trouverez certains témoignages qui ont été lus lors des obsèques de Bernard Caillierez
(Lire p. 20 son article sur l'évangile de Marc).

Gilbert Huissoud

Chantal, permanente aux Équipes Enseignantes quand il était aumônier national, membre de l'équipe de base dont il était aumônier, évoque le souvenir de Gilbert Huissoud.

Discret, simple, vrai passionné d'Église tu étais. Le jeudi matin 7 mai 2009 tu concrétises l'expérience de la Rencontre en partant rejoindre l'Inconnu que tu cherchais avec nous tous, Celui qui t'avait appelé particulièrement… tu lui avais dit "oui", ordonné le 24 décembre 1961.

Aujourd'hui tu nous dis *Au revoir* même si nous avons le sentiment que tu nous laisses un peu orphelins… tout en sachant que tu comptes sur nous pour prolonger ton enseignement ! "Quel homme de Foi tu étais !" Ceux de la pastorale de la santé ajouteront "Gilbert, c'était vraiment un type bien !"

La simplicité de ta foi. Gilbert vivait sa foi au Christ ressuscité avec nous, simplement, profondément, avec le souci de la mettre à jour régulièrement et d'y conformer sa vie quotidienne.

L'enracinement de ta mission. Engagé, tu étais à l'aise aussi bien auprès des jeunes collégiens, lycéens, enseignants (aumônier de collège, de lycée et d'enseignants) que des personnes âgées et des malades (aumônier d'hôpitaux), et dans sa mission de vicaire épiscopal ou de curé de paroisse ; mais… là où tu te révélais le meilleur c'était dans tes relations de personne à personne pendant tes dernières années en tant qu'accompagnateur de la pastorale de la santé et du monde enseignant.

Le sens de l'Église. À la fois homme de l'Institution et homme de la Communauté, tu souhaitais créer des liens entre les différents mouvements, car ancré dans la relation et animé par l'espérance tu croyais en une Église diversifiée et vivante, humaine. Tu nous as fait partager cette passion… en équipe de base, en vie nationale. Tu avais accepté d'être aumônier national des Équipes Enseignantes de 1982 à 1986.

Le sens de l'écoute. Tu étais de ceux qui savent écouter avant de parler, en conséquence de quoi on écoutait ce que tu disais car on savait que c'était réfléchi. Jamais tu n'étais détenteur d'un pouvoir ou d'un savoir, tu cherchais avec nous tout simplement. Cette part d'humilité et de sagesse explique le sens profond de ton humanité.

Le sens de l'homme. Il était confortable de t'avoir à nos côtés avec toute ton humanité. En réunion tu avais le souci de nous ramener toujours à l'essentiel : donner sens à nos actes et les éclairer de la parole de l'Évangile. Tu aimais travailler en équipe en faisant confiance à chacun d'entre nous. Tu voyais de plus ce qui pouvait faire plaisir aux uns ou aux autres, ce dont nous avions besoin.

Ta fraternité était bien concrète, prenant des nouvelles de chacun autour de la table, avec humour, finesse, délicatesse, dans l'amitié partagée.

Tu nous as appris l'attention, le partage de la confiance dans l'écoute et le respect de chacun.

Tu nous as appris à ne pas baisser les bras, car tu nous encourageais à mener un combat toujours plus fort au nom de la laïcité.

Tu nous as appris à nous réunir dans la prière, c'était une de tes priorités.

Merci Gilbert pour ton accompagnement et ta sagesse, nous la garderons au fond de nos cœurs pour continuer dans tes traces par fidélité à ce que tu étais, dans la foi en l'homme et dans la foi au Christ ressuscité. Nous savons combien tu as donné par ton attachement à l'Église (qui parfois t'a fait souffrir en silence), et à l'École publique respectueuse de l'éducation de l'Homme. Tu croyais en ces deux institutions que tu souhaitais vraies, porteuses d'humanité.

Chantal de Saint Chartrier

Jacques Malandain

(Voir *Lignes de crêtes* n° 2, p. 31)

Nous avions prévu de reptroduire dans ce numéro, un de ses textes sur la laïcité. Nous en mettons deux en ligne sur notre site.

Retours en arrière très instructifs sur une question toujours actuelle.

La charité de Saint Martin

"L'hiver sévissait si cruel que les gens succombaient à la violence du gel. Martin rencontra à la porte de la cité d'Amiens un pauvre nu qui demandait l'aumône. Personne ne faisait attention à lui. Martin n'avait que ses armes et un simple manteau de soldat. Que faire puisqu'il n'avait rien ? Il saisit son arme et partagea sa tunique en deux, en donna un morceau au mendiant et se rhabilla avec le reste et tout le monde se mit à rire en le voyant ayant si piètre allure avec son habit mutilé".

Ces quelques phrases extraites de la Vie de Saint Martin de Sulpice Sévère ont suscité la floraison d'une iconographie d'une incroyable richesse à travers tous les siècles. Il est bon de contempler le magnifique vitrail de la chapelle Saint-Martin d'Orly à Choisy-le-Roi, œuvre d'un artiste contemporain Thierry Chevauché qui, dans sa simplicité, affirme l'essentiel.

Sur une dalle de verre d'une couleur sable qui permet de faire ressortir dans tout son éclat le bleu du manteau, l'artiste pose en diagonale deux visages, celui du saint et celui du pauvre, gris et sombre, justement celui que l'on ne voit pas. Mais le mouvement du manteau bleu, qui devient pour le mendiant l'abri bienfaisant dans lequel il se réfugie, oblige nos yeux aveugles à regarder justement et précisément le malheureux enfoui sous les plis lumineux du vêtement de Martin. Il y a un côté sculptural dans le dessin du pauvre avec son épaule dénudée et son poing fermé. Les traits appuyés de sa musculature montrent en lui un travailleur accablé, le bras costaud replié pour soutenir une tête lourde de soucis. Cette image est d'une actualité criante.

A l'autre extrémité, le visage de Martin apparaît dans une jeunesse irradiante de paix et de bonté, ce que souligne son auréole d'or. Le saint était d'ailleurs connu pour sa très grande gentillesse. Son grade dans l'armée lui permettait d'avoir un serviteur mais c'est Martin qui, renversant les rôles, lui retirait ses chaussures et les nettoyait ou encore faisait le service à table. On admirera le classicisme de ce visage que l'on croirait sorti tout droit d'un vitrail médiéval : c'est là le grand talent de l'artiste qui est capable de livrer deux visions de l'homme, l'une fragile dans sa transparence, l'autre assommée par la lourdeur de l'existence. À côté de lui, on remarque une croix qui se détache dans le ciel. Pourquoi ne pas voir en elle la présence du Christ : en effet celui-ci apparut à Martin pendant son sommeil et voici qu'il était revêtu de la moitié du vêtement, cette moitié qui avait habillé le pauvre. "Jésus dit d'une voix éclatante à la foule des anges : Martin qui n'est encore que catéchumène m'a couvert de ce vêtement. En vérité le Seigneur se souvenait de ce qu'il avait proclamé jadis : chaque fois que vous avez fait quelque chose pour l'un de ces tout petits c'est à moi que vous l'avez fait".

Certes le cheval n'apparaît pas dans le récit de la vie de Saint Martin mais il fait partie de la légende. Son large poitrail apporte une touche chaude à la composition de l'ensemble.

Vitrail de Saint Martin - Thierry Chevauché
Photo : Suzanne Cahen

Toute la force du vitrail réside dans le mouvement du manteau qui s'envole de haut en bas, poussé par le souffle de l'Esprit qui anime Martin. Celui-ci tend son bras brandissant l'épée aux reflets métalliques et voici l'épée comme enfermée par les plis du tissu qui se déploient, alignant toutes les nuances de l'indigo, du violet et de l'azur. Une épée qui ne donne pas la mort mais qui protège la vie de l'indigent, cela valait la peine de la faire si bien apparaître !

A la suite de cet événement Martin reçut le baptême, termina son service militaire avant de devenir évêque de Tours. Son geste reste dans l'histoire comme le témoignage le plus parlant de la charité envers ceux qui sont visages du Christ dans le monde.

Christine Pellistrandi

Les citations sont extraites de la Vita S. Martini de Sulpice Sévère dans la collection Sources chrétiennes n°133

Bureau International rue Lacoste à Paris - juillet 2009

Rencontre du SIESC à Strasbourg - juillet 2009

Présence des CdEP à l'espace rencontre du CCFD de Lourdes

Comité de Rédaction :

Suzanne Cahen
Pierre Darnaud
Michel Dupont
Francis Filippi
Chantal Guilbaud
Monique Judenne
Philippe Leroux
Anne-Marie Marty
Mireille Nicault
Cathy Réalini
Marie-Inès Silicani
Isabelle Tellier
Marie-Françoise Tinel

Collaborateurs :

Christine Pellistrandi (iconographie)
Georges Million et Dominique Thibaudeau (dessins)
Claude Ollivier (discographie)
Christine Paoletti et Françoise Pontuer (secrétariat)
Claude Wiéner et Andrée Fabre (relecture)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 170 Boulevard du Montparnasse 75014 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : http//www.cdep-asso.org/